7me Année N° 7 Juillet 1908.

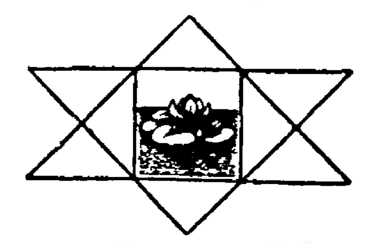
Revue Cosmique

Paraissant le 5 de chaque mois

Directeur : AIA AZIZ

Les pensées sont des formations.
La mortalité est temporaire et accidentelle, l'Homme a droit à l'Immortalité intégrale.

SOMMAIRE :



PUBLICATIONS COSMIQUES

PARIS — 6, rue de la Pompe — PARIS (XVIe)

1908

AVIS

En fondant la REVUE COSMIQUE, les dépositaires de la Tradition ont eu pour but de propager un mouvement propre à améliorer le triste état actuel de l'humanité. La Philosophie Cosmique prouve en effet que l'homme n'est pas condamné à l'ombre où le plongent la souffrance et la mort. Elle montre que le défaut de connaissance et les fausses croyances l'ont exposé à ces deux maux.

La REVUE COSMIQUE se propose donc :

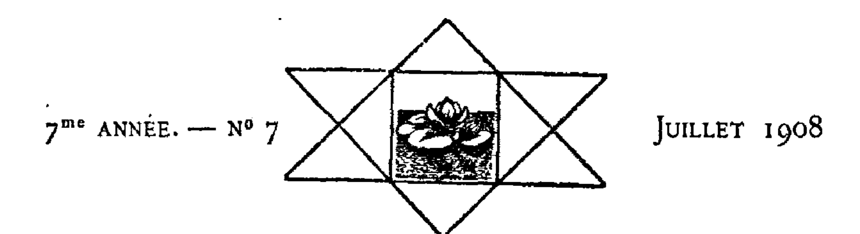
1° De démontrer à l'homme psycho-intellectuel quels sont l'objet et le but véritables de la vie, et jusqu'à quel point les capacités humaines peuvent être développées ;

2° De montrer à l'homme psycho-intellectuel qu'il est d'Origine Divine ; qu'il porte en soi la Divinité ; qu'il a la mission de la manifester ; que, par la volonté directe de son divin Formateur son rôle est d'utiliser les forces de la Nature pour transformer l'état actuel de son entourage, dans la mesure de sa propre évolution ; qu'il a ce droit et qu'il peut en évoluer le pouvoir ;

3° De tirer l'homme collectif non évolué de l'état grossier dans lequel il végète, pour l'élever, le spiritualiser et surtout l'instruire à penser par lui-même et l'amener à utiliser ses facultés intellectuelles en lui faisant comprendre sa propre responsabilité et la part qui lui est assignée dans le Cosmos de l'Etre.

4° De restituer la Tradition primitive aujourd'hui transformée, mutilée, perdue, et d'unir la Science à la Théologie sur une base intellectuelle ; de prouver enfin que la mortalité et la transformation rétrograde actuelles sont anormales, accidentelles, et que par son évolution l'Homme est capable de recouvrer avec ses anciens droits son état d'

IMMORTALITÉ INTÉGRALE

7me ANNÉE. — N° 7

JUILLET 1908

REVUE COSMIQUE

Etude pratique des Bases de la Philosophie cosmique

(Suite)

Ainsi que les autres traditions orales anciennes, celles des Aryas et des Chaldéens constatent que le triomphe de l'humanité évoluée aura lieu grâce au développement des forces individuelles individualisées en elle, unifiées avec le même ordre des forces universelles : c'est ainsi que l'homme sera couronné *en son être intégral*. Citons quelques exemples. « Toutes choses seront mises *sous ses pieds* ». (Les pieds symbolisent le degré physique).

« A la hauteur des hauteurs chacun d'eux monte en Zion », (c'est-à-dire dans le degré d'être matériel).

« Le mortel se vêtira d'immortalité ».

« En mon corps je manifesterai la lumière d'Indra ».

« Agni, ami de l'homme, j'évoque ton aide et ta protection pour préparer ce corps maintenant sujet à être désintégré, à devenir indissoluble, pour que je puisse longtemps me réjouir de la lumière du soleil et avoir le temps d'évoluer à l'unification avec Indra qui est l'être de tout être. En proportion de ta grandeur est mon insignifiance ; ta lumière est la mienne aussi ».

Un philosophe de Thèbes, qui fut remarquable par son

bonheur radieux et inaltérable, interrogé sur la raison de cela, répondit :

« Toujours de plus en plus je me sens un avec l'Amour, la Vie, la Lumière et la Puissance qui m'entourent, de sorte que la source de mon bonheur, dans le repos comme dans le travail, est inépuisable. Ainsi je suis bercé dans la plénitude ».

Les Chroniques de Chi montrent que la douzième planète entoure la terre et tout le système solaire d'un cercle harmonieux, sympathique, plein de repos et protecteur.

Plusieurs astrosophes cosmophiles du passé enseignèrent que l'entourage éthéré de l'empire sphérique physique tout entier peut être un milieu non seulement d'harmonie et de repos, mais encore de sustentation abondante et inépuisable pour l'être intégral. La conscience de ce bienfaisant entourage universel et la connaissance que du développement individuel dépend l'aptitude de chacun à répondre à ces bienfaisantes influences, en proportion de son unification avec elles, est la raison de la formule de salutation hiérarchique : « A toi la plénitude ».

*
* *

Le Mouvement

La matière intégrale, dans toutes ses densités et ses raréfactions, est éternelle. Tout ce qui est vit ; et la vie et le mouvement sont inséparables. L'immensité des mondes qui constitue le royaume sphérique physique forme le plus dense constituant du vêtement extérieur de *Ce qui est à vêtir*. De même que l'individu est formé d'une multitude de cellules, formées elles-même d'une multitude de molécules composées, et que le sang soutient par sa circulation rapide, de même le Cosmos de l'être peut être regardé comme une vaste individualité cosmique, vivante et par conséquent se mouvant, d'un mouvement aussi raisonnable que celui de la circulation du sang.

Dans tout le Cosmos, tout se meut puisque tout vit. Les

espèces du mouvement sont donc infiniment multiples et variées selon les buts à atteindre. La science du mouvement est appelée mécanique. Toute machine pour bien fonctionner a besoin d'un mécanicien ; d'autre part les capacités d'un mécanicien sont inutiles sans une machine qu'il puisse diriger. Les forces manifestées du mécanicien cosmique et le mécanisme cosmique sont coéternels et capables d'être coégaux. Ce mécanisme, comme le mécanicien était, est et sera. Sa complexité peut troubler l'étudiant de la science du mouvement, s'il oublie cette variété, en apparence infinie, des mouvements.



C'est un oubli fréquent que celui-là, même parmi des chercheurs libres et sincères. Souvent il est dû à leur manque de développement individuel.

S'ils étaient conscients de leur *être quaternaire* et des rôles variés que chaque partie est capable de remplir, *s'ils développaient leurs Moi nerveux, psychique et mental, ils comprendraient d'une façon plus complète et plus intime les lois du vêtement physique — le plus dense — du Cosmos de l'être, parce qu'ils ne sentienteraient pas seulement avec les sens communs aux animaux et aux hommes, mais avec les autres sens généralement latents.*

Tout un monde d'infiniment petits n'est connu qu'à l'aide du microscope. La connaissance de leur existence même dépend de la perfection de cet instrument.

Des objets que la distance rend invisibles sont révélés par le télescope : de la perfection de cet instrument dépend la démonstration de leur existence.

Ce qui, dans les conditions normales, n'est pas sentientable pour nos cinq sens, peut être révélé par une plaque photographique sensible. Ce qui paraissait opaque est traversé ou rendu transparent par certains rayons. Mais quelque admirables que soient ces moyens mécaniques et chimiques venant en aide à nos sens physiques, *ils ne peu-*

vent être comparés, au point de vue de l'efficacité, au développement des sens nerveux, sans lequel les sens nervo-physiques sont incapables d'être adéquatement perfectionnés. Ce manque de développement des sens nerveux assujettit la science actuelle à des erreurs et des contradictions qui sont bien faites pour ébranler la confiance des profanes quant à la solidité des fondements de la science. Jusqu'à ce que la nature quaternaire de l'état physique soit reconnue pratiquement, la science, avec les meilleures intentions, sera suspecte de donner raison à l'ancien dire : « Les lois cosmiques sont équilibrées, mais les vôtres sont assujetties au déséquilibre». Le résultat de ces contradictions entre la théorie et la pratique est regrettable, à cause non seulement de la confusion et du trouble qu'elles apportent dans l'esprit des étudiants, mais aussi du gaspillage de force intellectuelle qu'occasionnent les disputes et la lutte d'idées contraires, souvent toutes erronées, pour la prééminence. Le rôle important que peut remplir l'homme psycho-intellectuel vis à-vis des hommes moins évolués, rend ce gaspillage de forces spécialement regrettable pour tous ceux qui désirent le progrès et le bien être de l'humanité ; et ce sont vraiment des héros et des pionniers, ceux qui sacrifient leur personnalité pour la *vraie libre* recherche de la connaissance des lois cosmiques, *et l'utilisation de cette connaissance pour le bonheur et le bien-être de la terre et de ses habitants.* Il y a quelque temps la circulation du sang fut violemment, passionnément contestée par des scientistes médicaux. Il en sera probablement de même à l'égard des mouvements variés et des lois de la circulation dans l'individualité constituée par les mondes stellaires. Jusqu'à ce que le moi individuel quaternaire soit non seulement reconnu, mais développé, l'homme ne peut pas faire une étude *efficace* et complète du moi stellaire intégral. Le développement du moi quaternaire fut l'Alpha et l'Oméga de l'enseignement de Misraïm, de la Chaldée et de ceux qui leur furent affiliés ; l'illumination

Aryenne eut le même but. Le soleil qui se lève dans l'est voyage vers l'ouest. Déjà les conceptions, les coutumes et les goûts d'Orient ont touché le monde occidental ; peut-être est-ce le prélude de choses plus grandes, et le temps n'est-il pas loin où les étudiants des forces cosmiques pendant qu'ils tournent les feuillets du livre de la science actuelle, avides de connaissances nouvelles, pourront trouver du temps pour le repos nécessaire à leur développement individuel, qui seul peut leur ouvrir la sagesse du passé, qui est aussi celle de l'avenir.

Le Temps

Le Temps est une conception purement humaine dont la cause est la limitation de l'existence individuelle intégrale. Il n'a aucune réalité cosmique ; il est accidentel, c'est pourquoi la Tradition parle de passer à travers le temps jusqu'au *sans temps*, ou en d'autres mots à travers le transitoire jusqu'à l'éternel.

L'espace

Si on définit le terme *espace* comme signifiant un vide, rien de tel n'existe. Dans l'état physique, là où les sens nervophysiques arrivent à leur limite de sentientation, les sens nerveux entrent en activité, et il en est de même à l'égard des sens nerveux et des sens psychiques, des sens psychiques et des sens mentaux, et ainsi de suite à travers les nombreuses raréfactions de la substance intégrale — dont chaque atome vit.

Si par l'*espace* est signifié l'Ether, il n'y a aucune raison pour que deux mots soient employés pour revêtir et transmettre une même idée.

Malheureusement, — car le pouvoir de communication mentale est l'exception et non la règle — les mots sont le vêtement nécessaire de la pensée ; mais ils sont souvent des entraves plutôt que des aides pour sa compréhension et, même dans les circonstances les plus favorables, inadé-

quats. Il est donc désirable que spécialement par rapport à la science ils soient aussi simples et aussi peu nombreux que possible.

La Chimie

Une importante discussion s'est élevée, quant à la possibilité ou à la non possibilité de transformer les forces en matière sensible et pesante.

La Force est Matière : donc, selon une loi cosmique, la force peut sous certaines conditions s'extérioriser de la matière plus dense qu'elle permée et se revêtir de manière à être d'une densité suffisante pour être à la portée de la sentientation normale de l'homme et ainsi d'assumer une nature et une forme différentes. Toutes les forces qui affectent l'état physique sont sensibles et pesantes ; l'apparent manque de sensibilité et de poids est dû à l'imperfection de nos moyens d'expérimentation.

*
* *

On raconte qu'un alchimiste Chinois d'autrefois déclara : « Il y a certaines substances qui ont la faculté non seulement d'attirer et d'émettre, comme l'aimant naturel, mais de changer ce qu'elles attirent, de sorte que ce qu'elles attirent et ce qu'elles émettent diffère essentiellement. » Ces substances quelquefois appelées substances *créatrices* sont de valeur inestimable pour l'Alchimiste.

L'Affinité

Partout, dans le monde de l'être, si variés et apparemment complexes que peuvent être ses constituants, la raison d'être de chaque molécule comme de chaque groupement de molécules est le bien-être du moi intégral dont elle fait partie, qui est son propre bien-être aussi. Pour cette raison et pour cet objet, il est essentiel que les parties composantes donnent chacune à d'autres parties de l'intégralité ce qui leur manque et qu'elles sont capables de

recevoir, en y donnant responsion ; en échange, celles-ci donnent un équivalent. Cette mutuelle réception et responsion est la cause au moins intermédiaire de l'attraction de certains constituants de substances pour certains autres constituants et vice-versa.

La manifestation est la raison d'être de toutes les forces motrices. La satisfaction la suit de près. Il s'ensuit que normalement, dans tout le Cosmos de l'être, chaque individualité, qu'elle soit moléculaire ou stellaire, cherche sans cesse une autre individualité qui est actuellement la plus capable de lui fournir ce qui lui manque (car rien n'est parfait en soi-même). Si par quelque raison, telle que le développement de soi, le changement de milieu ou de conditions, l'individualité dominante trouve quelque individualité plus capable de lui fournir ce qui lui manque, elle se sépare plus ou moins entièrement de la première individualité moins effective en faveur de la seconde individualité plus effective. Ce moyen d'obtenir satisfaction est aussi compréhensible que naturel, lorsqu'on se rend compte que l'atome ou corps simple n'existe pas dans le monde de l'être où chaque être est au moins duel, et que chaque molécule aussi bien que chaque groupement de molécules est son propre cosmos, un cosmos ayant pour but la préservation de soi-même, et par conséquent, pour force motrice, la manifestation et la satisfaction ; pour cette réalisation, elle a besoin de l'union en affinité avec une autre ou d'autres individualités (1).

---

(1) Considération philosophique : La substance et les forces manifestées du « Ce qui est à revêtir » étant co-éternelles et capables d'être co-égales, la substance dans toutes ses raréfactions et densités conserva sa propre individualité et ses propres capacités, et selon la nature de ses capacités chaque individualité répondit aux forces du perméateur qui correspondaient le mieux avec sa conception de manifestation et de satisfaction. Ce fait aussi peut aider à résoudre le problème des corps ayant les mêmes composants, mais manifestant des propriétés différentes.

*
* *

La Théorie de l'Unité

Il a été fréquemment remarqué que l'unité du Cosmos est contredite par la science et l'expérience qui a à envisager une longue et difficile série de complications dans l'état physique, qui est ici uniquement considéré. L'étudiant Psycho-Intellectuel ne doit pas oublier que *l'homme est le suprême évoluteur* et qu'afin de prendre sa place et de remplir ce rôle si important, son propre développement est essentiel. Dans sa condition actuelle, l'homme peut être comparé au mieux à un mécanicien qui essaie de guider et de diriger une grande machine dont il ignore presque entièrement la construction,les capacités et les forces. Pleine de signification et d'instruction est la Tradition qui relate que lorsque le formateur de l'homme l'eut rendu apte au développement actuel du royaume terrestre, il confia à celui-ci sa charge, laissant l'homme continuer l'œuvre que lui-même s'était prescrit de faire. La gaffe que l'homme a faite serait amusante si ses résultats n'étaient pas si tristes.

Cette insuffisance dans l'accomplissement de son rôle n'est pas seulement le résultat de son manque de développement ; elle est occasionnée aussi par l'habitude de se précipiter vers une idée ou théorie de laquelle il paraît incapable de se détourner ensuite, peut-être parce que, selon la théorie moderne de l'évolution, son ancêtre fut de la race des taureaux. Cette incapacité de se détourner dans sa course est une règle à laquelle il y a peu d'exceptions, et la théorie donne un exemple frappant de l'habitude atavique.

*
* *

Le mot atome intelligemment interprété signifie la plus petite portion de la matière *sentientable.* Une chose,apparemment, échappe à l'étudiant, c'est que *la sentientation*

dépend du développement et par conséquent du perfectionnement des sens. D'où il suit que, pour ceux dont les sens se développent progressivement, le soi-disant atome d'aujourd'hui sera la molécule de demain, que le corps simple du présent sera le corps composé du proche avenir, et ainsi de suite, ad infinitum.



LA PAROLE

Dans l'antiquité, la parole fut élevée au rang de déesse et reçut des honneurs divins. Si nous considérons que de tels honneurs ne furent accordés qu'à ce que les plus évolués d'entre les sages estimaient en être digne, cela nous aidera à prouver que la *Parole* du passé lointain et la *parole* du présent diffèrent aussi largement en qualité qu'elles diffèrent, selon toute probabilité, en quantité. En effet, selon la tradition et les proverbes, les paroles furent autrefois employées pour vêtir les pensées et non pour les voiler et les déformer.

Parmi les proverbes familiers citons : « Un homme sage est connu par le petit nombre de ses paroles. »

« Un mot pour les sages est suffisant. »

« La langue est un feu qui allume le déséquilibre. Combien est-il rare qu'en la multitude des paroles il ne se trouve pas de l'excès !

« La parole est d'argent, mais le silence est d'or ». Ces proverbes sont cités pour montrer un courant de pensée plutôt que comme entièrement et sans exception dignes de confiance.

Par exemple, il y a des imbéciles qui parlent peu et la taciturnité est assez fréquemment l'effet d'une nature dite saturnienne (*Hélas ! pauvre Saturne*).



Il y a de même, le silence du repos, le silence du bonheur : (ce dernier décrit par la formule : Un bonheur trop profond pour les paroles). Il y a le silence du mé-

contentement sournois et de la stupidité. Ce dernier est illustré d'une façon amusante par une histoire Ecossaise. « Il était une fois un brave homme doté de six fils ; il était perplexe, au sujet de l'avenir du cadet que son intelligence inférieure rendait inapte à toute profession. Finalement, s'apercevant que parfois il s'occupait à tailler son nom sur les meubles, la pensée lui vint d'essayer de le mettre en apprentissage chez un menuisier. Le lendemain il dit à son fils : « Ecoute, Archie, je vais t'emmener faire une promenade en voiture à la ville, ce matin ; car je désire voir un des meilleurs menuisiers. Or, il est une chose dont il faut te souvenir : c'est de ne pas parler, même si l'homme te questionne ; je répondrai, et tout ce que tu as à faire est de sourire et de ne rien dire : car tu es imbécile, et, si tu parles, il le découvrira. »

A leur arrivée à l'atelier du menuisier, le brave homme expliqua son désir qu'il prît son fils comme apprenti. Après quelques minutes de conversation à ce sujet le menuisier s'adressa au jeune homme en disant : « Avez-vous du goût pour mon métier ».

Archie regarda son père et ne dit rien. Le menuisier continua aimablement : « J'aime à ce que mes apprentis s'intéressent à leur travail et demeurent avec moi en bons termes. Pensez-vous que vous pouvez vous rendre utile et heureux avec moi ? »

Mais Archie ne répondit mot. Le menuisier se tourna vers le père en disant : « Pourquoi votre fils ne répond-il pas ? Est-il sourd ? » Le père répliqua par la négative. Le menuisier, intrigué du silence de son apprenti proposé continua encore à le questionner, lui demandant s'il avait quelque expérience de l'usage des outils etc., etc., mais Archie ne répondait pas un mot. Enfin, constatant qu'il ne pouvait obtenir aucune réponse à ses questions, il dit au père : « Vous me dites que le jeune homme n'est pas sourd, donc c'est un imbécile ».

Alors Archie se tournant vers son père, avec toute la

dignité de la conviction, pour la première fois rompit le silence et dit : « Tu me disais de garder le silence, parce que si je parlais l'homme saurait que je suis un imbécile. Je n'ai pas dit un mot, et il m'a découvert. »



Comme à l'égard de tant d'autres choses, il faut beaucoup laisser à la nature et aux circonstances, c'est-à-dire à la nature des paroles et aux circonstances où elles sont prononcées.

La nature et la position de celui qui parle doivent aussi être prises en considération. Il y a des individus qui laissent tomber de leurs lèvres de vraies perles de sagesse et personne ne se soucie de les ramasser ; d'autres parlent beaucoup moins sagement et ceux qui les entourent écoutent avec empressement et intérêt. Il y a des babillards dont la gaieté est contagieuse et dont les paroles sont reçues et auxquelles on répond avec allégresse.

D'autres babillards ne produisent autour d'eux que des bâillements mal dissimulés et cependant leurs paroles, si elles étaient analysées, pourraient contenir plus d'esprit que celles des premiers. Cette apparente incongruité dépend en partie de la voix et de la phraséologie, mais bien davantage de l'objet du discours c'est-à-dire si l'orateur parle en vue de plaire à ceux à qui il parle ou pour sa propre glorification. Dans la première circonstance, ceux qui écoutent sont prédisposés à la sympathie et à la responsion envers celui qui parle : dans la dernière, ils le laissent à la jouissance de ce qu'il prépare pour lui-même.

Un pas important dans l'art de « la parole » est que celui qui parle évite tout ce qui, directement ou indirectement, amène la considération (sans mentionner la louange) de lui-même. Le principal art de la parole, de l'orateur au babillard du côté du feu est la diffusion au lieu de la concentration ; parce que ceux qui écoutent le font afin de pouvoir recevoir et — à très peu d'exceptions près — cessent d'écouter si on attend d'eux qu'ils donnent. C'é-

tait probablement un éloquent parleur, concentré sur soi-même, celui dont il est écrit : « son auditoire refusa d'entendre sa voix malgré son éloquence et son charme contre lequel les subtils bouchèrent leurs oreilles. » L'avantage de s'oublier soi-même dans l'usage de l'art de la parole peut être facilement prouvé par les observations suivantes. Le mot d'esprit le plus saillant peut être prononcé ; mais si celui qui le dit rit ou regarde son auditoire furtivement ou ouvertement en cherchant son appréciation, le mot d'esprit ne rencontre aucune responsion et est accueilli avec indifférence ; parce que les assistants sentent que le brillant mot d'esprit fut prononcé pour la propre gratification de l'orateur et non pour la leur.

Une règle importante, pour ceux qui désirent plaire par la parole, est de soigneusement éviter de parler non seulement d'eux-mêmes mais de leurs parents,de leur métier, de leur marotte ou d'aucune chose qui mène vers leur personnalité ; au contraire ceux qui désirent exceller dans l'art de faire plaisir ou de s'attirer autrui par leur parole, devraient choisir des sujets qui concernent ceux avec lesquels ils conversent ou qui concernent leurs amis, leurs désirs, leurs occupations et surtout leur marotte. Si on considère que la force motrice de tous les hommes, jusqu'à un certain degré rarement atteint de développement, est la *manifestation de soi-même*, ce fait s'explique facilement. En outre, la vaste majorité des gens sont troublés, affaiblis, fatigués à un degré dont ils ne se rendent pas compte eux-mêmes, parce que le trouble et la fatigue leur sont devenus si habituels qu'ils ont cessé de les considérer comme anormaux. Il s'ensuit donc qu'ils sont attirés naturellement vers ceux qui les réconfortent, les fortifient et les font reposer ; et cette capacité de donner du réconfort et du repos n'est possible que pour ceux qui, sur le moment s'oublient en pensée. Les offrandes à la déesse Parole sont coûteuses ; elles nécessitent le désintéressement, la générosité, l'abnégation.

CONTÈMPLATION

Mélancolique et seul, je laisse couler les heures. Elles sont pleines de rêves calmes, monotones et grises. Ma pensée capricieusement voltige çà et là, portée par les ailes du souvenir : je songe à mon passé, à ma jeunesse, à des êtres chers qu'une transition prématurée a séparés de moi.

Une amère ironie monte alors à mes lèvres en pensant à la faiblesse de notre science, à l'insuffisance de notre puissance ; nous qui croyons être si grands, ne sommes-nous pas de tout petits enfants ignorants et chétifs pour nous laisser ainsi dominer par des forces qui, en dépit de nos larmes, nous font souffrir en ce que nous avons de plus doux,de plus beau : *L'amitié et l'amour*.

En effet est-il un spectacle plus affreux que celui de la mortalité fauchant sans pitié ceux que nous aimons.

Aimer ! n'est-ce pas là le grand secret de la vie, n'est-ce pas notre plus grande force, notre grand espoir, notre grand repos. Vivre par l'amour et pour un amour plus clair, plus défini, plus complet, n'est-ce pas notre souriante espérance, notre beau rêve de bonheur.

Vivre ! vivre toujours ! en illuminant notre intelligence afin de la rendre plus pénétrante et plus forte ; puis l'ennoblir, la purifier par la spiritualité et par elle ainsi transformée atteindre ce pathétisme, cet amour dont la perfection nous échappe encore, n'est-ce pas là le plus haut idéal, n'est-ce pas là la conception la plus grandiose et la plus captivante.

Mais n'est-ce pas aussi le plus décevant des rêves, car le

plus difficile à réaliser ? Non, gardons notre espoir, car rappelons-nous que l'homme a droit à

« *l'Immortalité intégrale* ».

Que cette pensée soit donc au fond de nous-mêmes comme une lumière réconfortante, comme un soleil qui réchauffe et donne des forces nouvelles.

Nous ne sommes pas loin peut-être, de pouvoir réaliser ce bel idéal, car si nous sommes encore vaincus par le « dernier ennemi » nous avons de grandes puissances en nous, et il suffit que nous sachions nous en servir.

Pour vaincre, il faut vouloir et puis il faut s'unir. Plus les hommes évolueront, plus ils comprendront que leur intérêt les pousse vers cette union ; plus ils se tendront la main, afin d'opposer une force supérieure à leurs ennemis communs : L'injustice et la mortalité.

Que ce but soit notre espérance ; par le travail, par le désir de l'évolution, avançons de toute notre force vers cette lumière dont chaque rayon sera pour nous une source de paix, de bonheur et de joie.

Soyons courageux devant nos faiblesses, luttons contre elles, et toute victoire que nous remporterons sera une grande conquête, car elle apportera sur la terre un peu plus de lumière, un peu plus de beauté.

« La vie est sacrée parce qu'elle est le moyen de l'individualisation de l'intelligence ».

Que cette idée est belle et réconfortante ; mais nos intelligences peuvent-elles encore en comprendre toute la magnifique profondeur ?

Non seulement la vie est belle en soi, mais de quelle sublime volupté elle pourrait être imprégnée, si nous étions plus purs, si nous avions le courage de nous arracher à nos petits calculs, à nos petites jouissances, qui nous retiennent toujours en bas, le regard éternellement fixé sur notre petite personne. Si nous concevions lentement, si nous avions la ferme volonté de bien regarder en nous et autour de nous afin de voir si nous pouvons faire

quelque chose de bien, quelque chose de mieux, de plus noble et de plus beau, notre intelligence alors toujours nourrie de beautés plus grandes, plus saines évoluerait radieusement en puissance, en grandeur et permettrait à tout notre être des voluptés d'une finesse et d'une douceur que nous ignorons actuellement.

N'oublions pas qu'en évoluant nous nous raffinons, que nous développons notre sensibilité et qu'ainsi nous augmentons intensément nos possibilités de jouissances qui deviennent plus profondes, plus calmes et plus douces.

Mais l'évolution ne consiste pas à savoir ce que l'on doit faire, mais bien à le mettre en pratique ; l'évolution n'est pas une chose que l'on peut prendre du bout des doigts. L'évolution n'est pas simplement une connaissance intellectuelle plus ou moins riche et brillante. Non, l'évolution est une chose plus grande plus complète, plus grandiose, l'évolution, c'est la montée enthousiaste vers le divin. L'évolution, c'est la poussée d'amour intime et profond de tout notre être vers cette lumière qui brille au fond de nous-mêmes. C'est vers ce rayon que nous devons vouloir toujours plus précis et plus net, que doit aller notre désir. L'évolution ! L'évolution ne peut pas être faite du bout des lèvres, il faut la faire avec tout son être, il faut la faire jusqu'au sang !...

Oh ! pouvoir vivre, vivre éternellement, afin de pouvoir vaincre en soi tout ce qui est obscur et de s'illuminer de ce rayon divin devenu notre foyer de lumière. Ouvrir notre intelligence, notre âme à la lumière divine comme nous ouvrons notre fenêtre aux rayons du soleil par un beau jour de printemps, et cela toujours de façon que chaque jour soit un printemps nouveau, qui nous apporte plus de puissance, plus de beauté.

Que c'est bon de penser à cela, car si nous le pensons, si nous le désirons, nous pourrons aussi le réaliser.

Evidemment l'œuvre est grande, le but est si haut qu'il semble inaccessible, on ose à peine y penser. Puis on s'est

tellement accoutumé aux pires choses, que lorsque l'on conçoit simplement mais hautement on a peur de ses propres pensées, on a peur de la lumière, on ne peut en supporter l'éclat tellement notre regard s'est habitué aux ténèbres de l'ignorance.

Mais nous devons avoir le courage de secouer notre torpeur et de considérer cette lumière telle qu'elle le mérite. Nous ne pouvons pas faire qu'elle soit ou qu'elle ne soit pas, elle est ; nous nous en imprégnons ou nous ne nous en imprégnons pas, selon notre désir. Mais si nous allons vers elle nous allons à plus de vie, plus de force, plus de bonheur, tandis que si nous la refusons, nous allons aux ténèbres, à la douleur, à la mortalité !

Seulement cette lumière ne peut pas pénétrer en nous par ses propres forces, il faut que nous l'aidions, il faut que nous travaillions avec elle et que nous travaillions avec courage et persévérance.

Mais nous avons souvent peur de l'effort ; on est si bien dans cette somnolence paresseuse, dans ses vieilles habitudes, avec tout le fatras d'idées et de préjugés auxquels nos cerveaux sont accoutumés, qu'on est lâche, qu'on regarde la rive ensoleillée sans oser traverser le fleuve. Et nous continuons à vivre d'une façon inférieure par la difficulté que nous avons de concevoir et de vouloir énergiquement une lumière plus grande.

Cependant, si l'on écoute un peu la voix qui parle au fond de nous-mêmes, alors nous verrons qu'en dépit de nos errements, en dépit de nos craintes, nous sentons cette voix nous crier avec force : « Oui, la vie est sacrée ; oui ! nous devons marcher vers plus de bonheur humain, vers plus de justice, vers plus d'amour. »

Malheur à celui qui ne sait pas entendre cette voix apportant la « certitude ». Certitude, oui, car nous sentons bien que cette voix appelée quelquefois la conscience vient de ce que nous avons de plus pur, de plus lucide et que par elle nous touchons à la vérité. Qu'est-elle cette voix ? de

la prescience peut-être, qu'importe, de toute façon, c'est une partie divine de notre être qui parle et souvent sans que nous la comprenions encore, elle nous apporte la lumière. Malheur, si nous étouffons cette voix, car nous éteignons alors le flambeau qui nous permet d'éclairer notre route, et sans lui nous voguerions alors dans la nuit vers le désé-séquilibre, vers l'obscurité.

Le déséquilibre, ne l'oublions pas, c'est parce qu'il est en nous que nous répondons à son appel, que nous tombons dans ses pièges, que nous n'arrivons pas à le vaincre. C'est parceque nous n'avons pas le courage de mettre en action nos plus belles conceptions. Mais pour cela, il nous faudrait de la sincérité pour nous juger à notre valeur, du courage pour la lutte et de la persévérance, ce qui souvent nous manque.

Nous pensons aussi que c'est un travail au-dessus de nos forces, une tâche trop pénible pour un résultat que nous voyons trop loin, qu'il est donc inutile de commencer.

C'est en pensant de cette façon que l'on s'immobilise, que l'on passe sa vie à proximité d'un bonheur plus grand, sans jamais l'atteindre faute de vouloir faire un effort.

Que faut-il donc pour qu'il y ait plus de justice et plus de bonheur sur la terre, simplement que chacun puisse avoir ce à quoi il a droit par ses efforts, par son mérite et par son travail. Eh bien que chacun s'examine donc profondément et qu'il tâche de reconnaître si, en justice, en vraie justice, il a gagné et par conséquent, s'il a droit réellement, à son rang et à son pouvoir, et s'il n'usurpe pas la place qui revient à un autre, ayant une valeur plus grande que la sienne; alors s'il sent qu'il a plus qu'il ne mérite, qu'il restitue le surplus à ceux auxquels il manque quelque chose.

Evidemment, on peut prétendre que cela ne peut pas se faire, que les hommes n'auront jamais la dignité d'accomplir une aussi belle action; que l'égoïsme de chacun est

trop grand pour ne pas jouir de sa position, même quand il sait qu'il ne la doit qu'à une injustice. Cependant ce n'est pas là simplement un beau rêve, c'est un rêve réalisable et qui se réalisera nécessairement, car là seulement est la possibilité de la véritable évolution, la vraie fraternité le réel amour et la réelle hiérarchie qui n'est autre chose que chacun à sa place.

Il arrivera un jour où les hommes seront assez près du devoir pour comprendre et faire cela. Ce sera alors le règne de la justice, l'accomplissement du désir de Brah-Elohim, et la Restitution.

Alors les hommes cesseront de vivre dans les plaisirs faux et trompeurs, cesseront de se livrer entre eux à cette lutte déprimante pour tous et deviendront au contraire des êtres de fierté et de force, d'une intelligence radieuse de grandeur et de pureté. Ce seront les immortels travailleurs évoluant en harmonie vers un Idéal toujours plus beau dans un rayonnement de puissance, de lumière et d'amour.

LES VISIONS DU ROYAL INITIÉ

(*Suite*)

Or Aish Ma Al travaillait de tout son pouvoir, et toujours ses forces s'accroissaient par leur emploi.

Des tentes d'Auram, la radiance de la hauteur de Paran était visible.

Auram fut réconforté, et il dit à Al Azar : Tout va bien pour mon fils Aish Ma Al.

Al Azar se réjouit avec Auram. Quant au roi de Misraïm il envoya secrètement des hommes de subtilité afin qu'ils trouvassent un moyen d'affecter Aish Ma Al, fils de Sintra, et pour lui offrir en son nom des dons princiers. Mais ils revinrent déçus, car ils ne purent par aucun moyen prévaloir et entrer dans la radiance saphirine. Après que Aish Ma Al eut formé douze habitations convenables pour les douze émanations qui étaient de sa vie passée, et après qu'elles furent évoluées, il leur envoya des collectrices de matériaux pour la construction, et les fit aller à douze autres hauteurs qu'elles nommèrent aussi Paran, en raison de leur beauté.

Sintra s'éveilla et appela Aish Ma Al. Il accourut à sa rencontre, la baisa et la salua, disant : « Vous êtes bienvenue, ma mère. Je ne voudrais pas gâter le temps de votre repos ; cependant j'ai besoin de vous ».

Sintra lui baisa au front et dit : « Que voulez-vous mon fils ? »

Il répondit : « Jai suivi votre conseil et tout a bien été pour moi et pour les miens : tout ce que j'ai touché a prospéré.

— Cependant vous n'êtes pas satisfait.

— A cause de cela même je ne suis pas satisfait ; car la satisfaction vient non de l'acquisition de ce qui est désiré, mais de sa poursuite.

Et il ajouta : « Voici que ma puissance est très grande, de sorte que je puis demeurer en sûreté en présence de mes semblables, vers l'est et vers l'ouest, vers le nord et vers le sud, et de tous les côtés des hauteurs qui sont comme les douze rayons d'une roue ».

— Que te faut-il ? La plasticité, l'eau qui tourne la roue, n'en as-tu pas assez ?

— Mon désir est d'avoir comme mienne une qui soit comme moi-même née d'homme et de femme. Cette nuit, en un rêve, quelqu'un qui ressemblait à Al Azar s'est tenu debout auprès de moi et a dit : Ton frère Eza a maintenant quinze ans. C'était ton âge lorsque tu fus renvoyé des tentes d'Auram. Bientôt je vais aller lui trouver une compagne de la maison de Hébra, pour que la race soit pure.

Alors Sintra poussa un petit cri de joie et dit : « Le tour de la roue, le tour de la roue ». Mais Aish Ma Al ne comprit pas la raison de son allégresse, car il ignorait ce qu'elle avait révélé à Auram tandis qu'il attachait sa sandale avec les cordons de sa cordelière. Alors elle dit : « Que dis-tu donc ? Prendrai-je pour toi la fille de mon frère pour qu'elle soit tienne à jamais ? Ceci, tu peux le faire en sûreté, car cette nuit même, beaucoup de choses concernant la royale vierge de Misraïm me furent révélées ».

Aish Ma Al dit : « En vérité, j'ignorais jusqu'à maintenant que ce jeune nénuphar de Misraïm existât et je m'émerveillais de ce que mes pensées de la nuit et du jour étaient tournées vers Misraïm ».

Sintra répondit : « Si Eza n'était pas réservé à une réceptrice de la maison de Hébra, je ne t'aurais pas à présent mentionné le royal nénuphar de Misraïm. Veux-tu que j'évoque ceux qui ont à la fois le vouloir et le pouvoir de nous aider en cette matière » ?

Aish Ma Al voyant qu'elle était troublée dit : « Repose toi plutôt. Auram ne t'a-t-il pas dit : En ta plasticité est ta force ? ».

A ces mots, le trouble disparut des yeux de Sintra. La nuit Aish Ma Al rêva : Il rêva que comme il se couchait sous un grand arbre dont les branches s'étendaient au dessus des eaux d'un lac aux clairs reflets, il voyait au côté opposé du lac un groupe de nénuphars blancs au milieu desquels il y avait un bouton à demi ouvert, de sorte que son centre d'or était à peine visible.

Aish Ma Al alors se reposa, flottant sur les eaux et bercé par des ondes qui paraissaient l'effet de son contact avec les eaux. Il s'endormit, et en sommeil, il rêva que la plante sur laquelle se trouvait le bouton à demi-ouvert se détachait du groupe de plantes et venait vers lui. Alors il s'éveilla et se trouva sous le grand arbre, à terre, et il s'aperçut que c'était un rêve. Serrant son manteau autour de lui, parce qu'il faisait frais la nuit, il s'endormit.

Il fut éveillé par le son d'une voix qui l'appela par la signification de son nom, mais non par le son de cette signification, auquel il était accoutumé : Il ouvrit les yeux, se releva en s'appuyant sur son coude et dit : « Qui m'appelle ? ».

Mais tout était silencieux et à nouveau il se coucha et s'endormit. Il fut éveillé par le son d'un hymne délectable, et sa pensée fut : « Un ange de lumière est avec moi. » Mais en levant les yeux il ne vit rien que *le lil* parsemé d'étoiles. Alors il pensa : « Peut-être mon sens de l'ouïe est plus développé que celui de la vue ». Et il dit à haute voix : « Qui est ici et pourquoi es-tu venu ? ».

Une voix pure et douce répondit : « Je suis Alema de Misraïm et je suis venue parce que vous me désiriez ».

Il dit : « Que ne peut se lever la lune, pour que je puisse te voir ! car ta voix est douce ! »

Comme il parlait, une lumière claire et immaculée tomba sur la forme vêtue de blanc d'Alema ; levant les

yeux il vit poindre au dessus d'elle une nouvelle étoile, et il appela l'étoile Nesomem. Alors il couvrit Alema de son manteau et dit : « Tu es Nesmah. Sois ma consolation ».

Et il l'aima de toutes ses forces.

Douze lunes après l'arrivée de Nesmah, Zaira s'aperçut qu'Auram était troublé, et elle lui demanda la cause de son trouble. Il répondit : « Trois fois déjà, depuis le départ d'Aish Ma Al, il y a eu famine dans le pays et maintenant, je ne vois pas le moyen d'écarter cette calamité. Et les peuples des pays parmi lesquels nous demeurons, qui sont bons pour nous, commencent à murmurer en disant : « C'est à cause de cet étranger qui n'adore pas nos Dieux que leur colère est allumée contre nous ».

Zaira dit : « Dis-moi si tu connais quelque moyen par lequel je puisse t'aider ».

Auram répondit : « Repose-toi et devine pour moi la cause de la succession des sécheresses ».

Ainsi Zaira reposa et dans son sommeil : « Ce sont les mages de Misraïm qui évoquent contre nous certains êtres qui retiennent la pluie et qui remplissent l'air de petits insectes qui détruisent le blé dans les épis, avant qu'il soit mûr, et endommagent les racines des plantes propres au fourrage ».

Alors Auram fut très anxieux. Il se leva et sortit près de l'entrée de la tente. Al Azar le rencontra et Auram lui répéta les paroles de Zaira ; il ajouta : « Les Mages de Misraïm me donneront l'odeur d'un œuf pourri pour les narines du peuple du pays, et ils me chasseront avec mes troupeaux et tout ce que j'ai ».

Al Azar répondit : « Maintenant même les gardiens des troupeaux d'Aba Malek ont lutté contre les gardiens de nos troupeaux et pris possession des puits d'eaux que tu as trouvés et utilisés ; et ils cherchent à prendre possession de la fontaine scellée dont les eaux sont sacrées ».

Or Aba Malek avait toujours témoigné une grande

amitié envers Auram depuis le temps qu'il avait dressé ses tentes dans le pays ; et ils avaient pris conseil ensemble et échangé des dons. Donc lorsqu'Auram entendit le rapport d'Al Azar à propos de la prise des puits par violence, il envoya un beau cadeau de chameaux, d'ânes, de bestiaux et de brebis à Aba Malek, avec une requête pour qu'il le rencontrât dans le voisinage du puits scellé. Quand Aba Malek arriva, il salua Auram comme autrefois et en réponse à sa question : « Pourquoi les domestiques ont-ils pris possession par violence des puits d'eaux qui sont les miens » ?

Il répondit : « Je ferai mon enquête à ce sujet et t'accorderai satisfaction ; car cette injustice et ce tort t'ont été faits sans ma connaissance ».

Auram dit : « Je ne t'aurais pas dérangé pour cela. Mais si je m'étais tu, tes domestiques auraient pu lutter pour la possession du puits dont les eaux sont sacrées ».

Aba Malek dit : « Si tu le veux, viens demain au voisinage du puits dont tu parles à cette heure et amène avec toi les plus parfaits de tes jeunes hommes qui sont désireux de trouver des compagnes avec qui ils puissent fonder des familles. »

Auram le lui promit. A l'heure prescrite, Auram arriva au voisinage du puits et vingt et un jeunes hommes le suivaient. Dès qu'ils furent en vue, Aba Malek se hâta à leur rencontre et il dit : « Regarde vers le puits et dis-moi ce que tu vois. »

Auram répondit : « Je vois une matrone voilée, richement vêtue ; avec elle, il y a sept belles vierges vêtues de blanc, aux cheveux dénoués ».

Aba Malek dit : « Si tu le veux, laisse ces vierges qui sont des dormeuses de notre famille, choisir parmi les jeunes hommes de ta famille, qui sont avec toi, chacune un compagnon, et ratifions leur union pour qu'eux et leurs descendants soient comme une alliance entre toi et moi et entre tes peuples et mes peuples.

Les sept vierges de la maison d'Aba Malek choisirent chacune un compagnon parmi les jeunes hommes de la maison d'Auram, et ainsi fut établie l'alliance ; les fêtes et réjouissances durèrent pendant quarante jours et quarante nuits. Au dernier jour de la fête, Aba Malek dit à Auram : « Si je n'avais pas su de ta propre bouche qu'Al Azar est allé à la recherche d'une compagne pour ton héritier Eza, parmi ta propre parenté, je t'aurais dit : Permets que ma fille unique soit sienne ; mais au point où en sont les choses, j'ai fait ce que je pouvais. »

Puis Aba Malek appela le chef de ses guerriers et tous ses hommes avec lui, et Auram appela le chef de ses guerriers et tous ses hommes avec lui, pour qu'ils fussent témoins de l'alliance de paix qui était entr'eux ; et avant qu'ils se séparassent, chacun d'eux planta un arbre dont les feuilles étaient vertes l'hiver et l'été, de sorte qu'il poussa autour du puits un très grand bosquet. Et Aba Malek et Auram parlèrent devant leurs armées et devant leurs peuples en disant : « Ne laissez aucune conception de Dieux moins grands nous diviser : car, comme un nous adorons le Sans Forme, l'Eternel ».



Or il y eut une grande famine dans le pays, et Auram dit à Zaira : « Je voudrais bien aller à Misraim et établir la paix avec Nephor si cela se peut. Car je sais que ses mages évoquent leur Dieu contre moi et contre ma maison, et contre tout ce qui me témoigne la bonté ».

Zaira dit : « Tu as ainsi parlé bien des fois, cependant tu n'y vas pas. »

Il répondit : « C'est vrai. Je ne veux pas te laisser dans ce pays d'étrangers, et je crains de t'amener avec moi au Palais de Nephor, de peur que des ennuis ne surgissent à cause de ta rare beauté. « Zaira se tut pendant quelque temps, puis elle dit : « A ma conception, ma mère évoqua les Dieux et les Déesses de son peuple, avec lesquels elle

était en affinité, et lorsqu'elle leur eut présenté de riches offrandes, une Déesse dit : Demande ce que tu veux pour ta fille, et nous accorderons ta requête ».

Ma mère répondit : « Je sais sûrement que mon enfant sera d'une rare intelligence et qu'elle excellera en puissance et en capacités psychiques ; mais je crains que comme moi-même elle puisse manquer d'excellence en beauté physique. Ce que je demande pour elle est qu'elle puisse posséder la beauté des quatre plus belles déesses, et qu'elle puisse avoir le pouvoir de changer un genre de beauté pour l'autre à volonté.

Comme les Déesses hésitaient, elle dit : « Y a-t-il une chose trop difficile pour les Dieux ? » et elle multiplia ses offrandes; enfin sa requête lui fut accordée, et je muris à la ressemblance d'Isis ; mais j'ai le droit de la changer en la beauté sévère de Ma, de Misraïm, en la beauté sympathique de Lakshmi du pays central, ou en celle de la perfection riche et foncée de Mavb l'immortelle. Mon désir est d'être toujours avec toi, partout où tu vas, comme ton désir est d'être avec moi. Avec ton consentement, je changerai ma beauté pour celle de Lakshmi. »

Auram répondit tristement : « Tu m'es chère telle que tu es ; je ne désire aucun changement chez toi. Néanmoins je ne vois pas d'autre moyen pour aussi bien assurer ton bien-être et celui de notre peuple et des peuples parmi lesquels nous séjournons. »

Ainsi Zaira changea sa majestueuse beauté d'Isis pour la tendre et sympathique beauté de Lakshmi du pays central, et lorsqu'elle rencontra Auram à l'aube du jour, il dit : — « Tu es comme la sœur cadette de mon fils Eza. » et Zaira se réjouit de sa jeune beauté, mais toutefois Auram fut troublé.



Auram alla à Aba Malek et lui dit sa détermination de visiter Nephor de Misraïm et de s'entendre avec lui. Il

ajouta : « Puisses-tu, Aba Malek, être comme un père pour mes peuples, jusqu'à ce que je revienne en paix. » Et Aba Malek répondit : « N'y a-t il pas une alliance entre toi et moi, entre les tiens et les miens ? »

Ainsi Auram et Zaira voyagèrent ensemble vers Misraïm et Zaira s'assit sur l'ânesse blanche qui l'avait portée de la maison d'Hebra, et Auram ne prit avec lui aucune autre chose que sa baguette, car sa pensée était : « Si je voyage ainsi, seul, Nephor et ses mages devineront que je viens parmi eux comme un simple suppliant. »

Lorsqu'ils furent proches du palais, Auram cacha la baguette dans les plis de son vêtement, et il conduisit à une auberge de la cité l'ânesse blanche sur laquelle était montée Zaira, ses cheveux dénoués en signe de virginité. Car Auram lui avait dit : « Si on te questionne, dis, je te prie, que tu es ma sœur ; car, en vérité, tu es la fille de mon père, bien que tu ne le sois pas de ma mère. Je m'aperçois que ta beauté est merveilleuse et si Nephor ou les princes de sa maison entendent parler de toi et devinent que tu es ma jeune femme, assurément ils me tueront et te prendront pour eux. »

Auram dès qu'il se fut reposé, envoya un messager a l'intendant de la maison de Nephor. « Dites au roi qu'Auram de Hébra est venu, pour que, si cela se peut, le roi et Archiprêtre de Misraïm puisse conférer avec lui. »

Alors Nephor demanda aux Mages : « Auram de Hébra vient-il au milieu de sa hiérarchie visible ou invisible, ou au milieu de ses armées ? »

Et lorsqu'on lui eut répondu : « Il n'est accompagné que par une très belle vierge qui demeure dans l'auberge », Nephor appela les principaux Mages et leur parla de l'arrivée d'Auram et ils dirent : « Auram vient comme suppliant, en raison de la famine. Il craint que les peuples des pays dans lesquels il demeure ne s'élèvent contre lui et ne le chassent, et ceci avec raison. Car c'est la quatrième fois qu'il a été regardé comme la cause de la famine depuis le

départ d'Aish Ma Al, qui était de la maison d'Hébra le seigneur de la sustentation physique, comme Eza est le seigneur des sustentations pathétique et spirituelle. Quant à la force intellectuelle elle est, en ordre, leur domaine commun ».

Nephor dit à part à son principal confident : « J'ignorais qu'Auram eût une sœur ou une fille et ma pensée était : « Il ne veut pas laisser Zaira la rarement douée et belle dans un pays d'étrangers et s'il est obligé de venir vers moi, il l'amènera ici en secret. »

Le matin suivant, il fit appeler le chef de ceux qui avaient la charge du Palais des dormeuses passives et l'envoya avec des dons précieux pour Auram ; il lui dit : « La volonté du roi, mon maître, est que la belle vierge qui est avec toi et est sans doute ta sœur ou ta fille, soit l'hôte de la mère du roi pendant ton séjour à Misraïm : elle sera traitée avec tout honneur, comme une enfant de la maison de Hébra. »

Alors Auram alla dans la chambre de l'auberge où était Zaira, lui transmit le message du roi et ajouta : « Ne m'oublie pas, je te prie, même pendant un moment, car tout ce que j'ai et tout ce que je suis est à toi ».

Et comme Zaira riait, il dit : « Pourquoi ris-tu ? » Elle répondit : « Il me semblait te voir encore une fois remplir la cruche de cristal avec l'eau du puits sacré et la mettre sur l'épaule de la mère d'Aish Ma Al et prendre de ta cordelière un cordon avec lequel tu attachas la courroie de sa sandale, et la couvrir de ton manteau. »

Auram soupira lourdement, en répondant : « Ces choses sont du passé lointain, puisque bientôt Al Azar cherchera une épouse pour Eza notre fils. »

Zaira répondit : « Il y a des souvenirs qui disparaissent comme les empreintes des pieds dans les sables ; il y en a d'autres qui sont aussi ineffaçables que ceux du fer ardent de l'instrument à tatouer. »

Or les paroles de Zaira révélèrent à Auram beaucoup

de choses qu'il n'avait pas comprises. Il regarda Zaira avec la sollicitude de l'amour, et comprenant la profondeur de sa tristesse, il essaya de la réconforter, mais Zaira répondit : « Puis-je oublier les paroles de Sintra au sujet du tour de la roue ? Depuis longtemps la mère de ton premier-né a été éloignée loin de toi et je suis demeurée dans tes tentes. Un temps pourra arriver où je serai loin de toi et où la bannie demeurera dans tes tentes. C'est la force ou la subtilité des mains humaines qui tourne la roue, quoique ces mains puissent être les intermédiaires des forces des soi-disant Dieux. Très puissante est la main hiérarchique de Misraïm. »

Elle embrassa Auram très tendrement, reposant silencieusement dans ses bras, avec sa tête posée sur son cœur ; puis elle se leva et alla au messager du roi qui l'attendait. Alors Auram dit au chef des messagers du ménage royal : « J'accompagnerai ma parente au palais du roi. »

Mais l'autre répondit : « Notre ordre est de conduire ta parente au palais de la reine ; comme tu le sais, aucun homme étranger ne peut en franchir les portes extérieures. » Lorsqu'ils arrivèrent aux portes extérieures, Auram fit ses adieux à Zaira et il lui dit en mentalité : « Assurément tu reviendras à moi. »

Elle répondit en mentalité : « Si, en vérité, ton amour pour moi est indivisé comme l'est le mien pour toi, tu pourras éviter que la roue tourne. »

Elle franchit les portes de bronze du palais de la reine et celles-ci se fermèrent derrière elle. Auram s'attarda auprès des portes jusqu'à l'aube du jour.

Or quand Zaira entra dans le palais elle le trouva orné de grandes splendeurs, brillant de lumière et de fleurs rares : l'air était chargé de leurs parfums se mêlant à celui des coûteuses gommes aromatiques. Quand les royales et nobles vierges virent qu'elle s'émerveillait de la magnificence du palais elles dirent que le roi l'avait invitée,

parce que c'était la veille d'une grande fête donnée en l'honneur de la venue de la jeune épouse du fils et héritier du roi Nephor : elle était attendue pour la nuit à la porte de l'est du palais de la reine. Les vierges devaient garder leurs riches habillements, pour qu'au signal de sa venue, elles pussent sortir à sa rencontre avec de la musique, des danses et des chants de joyeuse bienvenue. Or Zaira avait accompagné les messagers du roi dans le simple costume qu'elle portait à leur arrivée. Sa courte tunique qui lui venait aux chevilles était du bleu du myosotis coupée d'une ceinture lâche de soie rose pâle. Ses cheveux blonds et abondants tombaient dénoués sur ses épaules comme un long manteau et son unique ornement était un collier formé d'un seul rang de perles blanches de prix. Les suivantes lui apportèrent de très coûteux vêtements et ornements d'or et de pierres précieuses, mais elle les refusa en disant : « Que je sorte ou non avec vous à la rencontre de l'épouse, c'est à vous de le décider ; mais si je sors avec vous j'irai telle que je suis, et danserai et chanterai au son de petites cymbales que j'ai dans ma ceinture, car je suis une fille de Heber et non de Misraim ; je suis des tentes des gardiens de troupeaux et non des palais de rois ».

Alors la noble matrone qui préparait la procession des vierges s'émerveilla de sa beauté et de sa grâce et dit : « Assurément, vous irez avec les royales vierges de Misraïm à la rencontre de la nouvelle mariée, si toutefois cela est votre désir. Vous êtes libre ».

Or, comme toutes se regardaient et étaient gaies, subitement les douces notes d'une trompette d'argent résonnèrent ; se levant, elles sortirent à la rencontre de l'épouse. On accédait aux portes extérieures du jardin du palais de la reine par une large et majestueuse allée qui était close par une deuxième porte. Quand la procession passa la première porte, les matrones et les vierges qui étaient fiancées s'arrêtèrent, mais les autres vierges passèrent par l'allée jusqu'à la deuxième porte, avec de la musique,

des tambours et des chants de réjouissance. Derrière le tronc d'un arbre gigantesque, le prince royal regardait pour voir la litière dans laquelle sa fiancée, la fille unique du chef du Pays Central, devait passer. Et comme il regardait, la procession des vierges royales et nobles passa. Alors, pendant un moment d'arrêt dans la musique et les chants de Misraïm, s'éleva une voix claire, mélodieuse, entrançante, au doux son des cymbales d'argent qui battaient la mesure au chant des épousailles. Jamais le prince n'avait entendu une voix d'une douceur aussi exquise ; en regardant la vierge avec étonnement, il vit Zaira qui s'avançait d'un mouvement tout rythmique, légère et gracieuse comme une gazelle. A sa vue tout son être tressaillit ; son cœur battit rapidement et une soudaine défaillance l'accabla presque.

Il s'appuya contre l'arbre pour se soutenir. Le bruit aigu des portes de bronze extérieures le fit sortir de sa rêverie, et il vit s'approcher une litière cramoisie et or portée sur les dos de deux Eléphants blancs. Les rideaux de la litière étaient écartés, et il y vit, assise, une figure de taille élancée étroitement voilée dont seulement une main ornée de bijoux était visible : la main était foncée.

A côté de la litière, Zaira sautait et dansait, battant la mesure du chant nuptial de Misraïm avec ses petites cymbales d'argent qu'elle agitait çà et là, au son de délicates clochettes d'argent ornant les cercles qui entouraient ses minces poignets ; et ses mains étaient aussi blanches que les pétales du lotus sacré qui couronnait la litière. Avec un lourd soupir, le prince se détourna. Comme il poursuivait le sentier à travers lequel la clarté lunaire jetait des ombres de feuilles semblables à des dentelles, il rencontra son compagnon et ami familier qui lui dit : « Pourquoi le visage de mon prince est-il troublé ? ».

Il répondit : « A cause de la beauté séraphique d'une

des vierges qui sortaient à la rencontre de la royale vierge du Pays sacré ».

Alors l'ami, qui aimait le prince qui l'aimait bien, fut troublé et dit : « Le jour de vos épousailles est proche ; ce serait une chose grave que votre être fût plein de la pensée d'une autre vierge au temps de la conception du premier-né dont pourra dépendre si grandement la destinée de Misraïm et ceci plus spécialement à cause de la sensitivité de la passive du pays central, qui, si le bruit ne ment pas, est d'un ordre élevé.

Le prince répondit : « Ne soyez pas troublé. Là où se trouve mon amour, j'ai le droit de me trouver aussi. Car au dessus du prince royal est l'homme. Maintenant même je chercherai le roi mon père et je luidirai : « Mon épouse sera la belle vierge aux cymbales d'argent et nulle autre ».

Alors l'ami, dont la sœur était du ménage de la reine, sut que la vierge dont parlait le prince de Misraïm était de la maison de Héber. Après qu'ils se furent promenés pendant quelques secondes en silence, il dit : « N'allez pas, je vous prie, dans la présence du roi votre père que vous pourriez affliger, mais parlez d'abord de cette grave affaire au vénérable premier ministre, et prenez conseil de celui-ci. Car vous n'êtes pas comme un autre, vu que le pays Central est plus puissant que nous et que Misraïm tout entier se réjouit de cette union entre le pays Central et Misraïm à cause du grand bénéfice qui doit en provenir ».

Comme il parlait ainsi, un homme vénérable dont les longs cheveux et la barbe étaient blancs,mais dont la taille droite et les yeux clairs, intelligents, étaient ceux d'un jeune homme, s'approcha. A la vue du vieillard l'ami s'en alla, de sorte que le prince resta seul avec lui, et il lui dit tout. Avec calme mais avec puissance,il représenta au jeune prince, qu'il avait aimé et dirigé depuis son enfance, le danger que sa préférence pour Zaira pourrait amener, non seulement à cause de son influence sur l'enfant qui,

selon les prévoyants, devait jouer un rôle si important dans la destinée de Misraim, mais à l'égard du père de sa fiancée s'il apprenait par hasard qu'une autre avait été préférée à la princesse Neborah, qui venait comme une alliance d'union entre Misraim et le pays Central. Grande fut sa surprise lorque le prince répondit doucement : « Mon maître vénéré m'a enseigné que l'amour est libre et que la tromperie seule est exécrable. Pense-t-il que celui sur lequel depuis son enfance il a répandu ses soins et son affection puisse être assez vil pour tromper même la plus humble vierge, encore moins une aussi grande et aussi douée que la fille du grand roi du pays Central ? Ma détermination est de ne pas contracter une union qui serait pour elle un suprême sacrifice.

— Et ainsi d'encourir la juste colère de celui qui nous l'a envoyée et de braver le danger de la perte et peut-être de la ruine pour votre pays et votre peuple.

— Ma naissance n'a précédé celle de mon frère jumeau que de quelques minutes. Sans la loi du pays, il aurait un droit égal à la puissance suprême si, que les Dieux l'évitent, notre père cessait de vivre en homme sur la terre. En beauté physique comme en forces psychique et mentale, il est au moins mon égal. Mon intention est de renoncer pour lui à mes droits de premier-né et de lui céder avec ce droit la princesse du pays Central. Ainsi tout trouble et tout danger sera évité. Je vous prie, par l'amour que vous me portez, soyez en cette affaire l'intermédiaire entre moi et mon père, et obtenez pour moi sa permission de me marier avec la vierge de Heber».

Il répondit : « Ce que je pourrai faire, je le ferai ».

Le jour suivant, on annonça que sur l'ordre du roi, le mariage serait différé de trois jours, et le peuple s'étonna, mais lorsqu'il apprit que c'était en raison d'une vision, il fut satisfait.

Comme Zaira se promenait au crépuscule du soir dans le jardin des lys, elle fut rejointe par la sœur de l'ami du

prince qui lui avait dit que Zaira était la sœur d'Auram. Elles se promenèrent ensemble ; la jeune fille apprit à Zaira la renonciation du prince royal ; le bruit courait déjà qu'il avait fait ce grand sacrifice pour l'amour d'elle, et que le roi avait consenti, selon l'avis de son principal Mage et en raison d'une ancienne prophétie concernant l'union de Misraim et de Heber. Zaira fut excessivement troublée, ne sachant que faire parce que Auram avait dit : « Dis que tu es ma sœur, de peur qu'ils ne me tuent à cause de toi : » Et comme elle méditait sur ces choses, elle entendit mentalement une voix qui disait : « Laksmi, Laksmi qui as daigné t'incarner en l'honneur de l'union de Misraim et de ton pays central, viens à moi, c'est Neborah qui t'évoque. »

Premièrement les paroles furent pour Zaira sans signification, mais lorsqu'elles furent répétées pour la troisième fois, elle se rappela qu'à l'aide d'Auram elle avait quitté la forme dans laquelle elle avait été revêtue et pris celle de la belle passive de Chrishna. Sentant un trouble non défini, elle essaya de se cacher dans le surombrement protecteur d'Auram et son trouble s'accrut cent fois davantage quand elle s'aperçut, par la continuation de l'évocation, qu'elle restait visible : ce fut d'un pas léger, mais avec un cœur lourd, qu'elle suivit la direction d'où venait la voix, et qu'elle entra dans la chambre où Neborah l'attendait ; mais sa pensée était concentrée non sur l'évocatrice, mais sur cette question : « Pourquoi l'aura d'Auram qui est mon voile pour le monde entier, me fait-elle défaut ? »

AUTOUR DU HÉROS

Celui qui combat pour la liberté harmonieuse, délivre le monde.

Celui-là est le héros.

O frères de l'homme, qui avez su comprendre son héroïsme, soyez-lui amis et attentifs, et comme un levier entre ses mains.

Car il est la puissance de votre vouloir et la réalisation de votre rêve.

Il est la résultante de beaucoup d'âmes qui veulent et qui aspirent pour la victoire. En lui, les âmes sont unies par la logique de son intelligence qui les comprend et les pénètre; qu'elles s'unissent maintenant autour de lui et qu'elles soient unies entre elles, et qu'elles reconnaissent en lui leur centre, car il est la conscience de leur inconscience et l'inconscience de leur conscience. Et il est venu pour accomplir l'idée.



Libre dans la solitude, l'homme libre est enchaîné parmi les hommes.

Libre dans sa pensée, il est inertié dans son acte.

Et pour entraîner vos faiblesses, pourquoi épuiser sa force ?

Mais êtes-vous le meilleur emploi de sa force ?

Ainsi vous paralysez l'action du héros, hommes frères de son âme et qui voulez sa volonté.

Il est pareil au remorqueur qui entraîne les masses lourdes, mais soyez des nefs bien construites et qui fendent

l'eau, et soyez aussi attentifs à votre gouvernail, et ramez encore afin d'en aller plus vite.

Car le remorqueur est loin, et la corde tendue.

Veillez donc sur votre propre vie, car moins il devra vous soutenir, plus il pourra vous entraîner.



Respectez son silence et ne le troublez pas par des paroles vaines, car son silence est l'instant de la formation.

Car sa parole intérieure est plus féconde que sa parole et son repos plus fécond que son travail.

Ne lui demandez pas de vivre votre vie, ne l'obscurcissez pas de vos sombres présages, car sa science est pleine et débordante.

Car sa force est d'être lui-même jusqu'au fond de l'être.

Et vous n'êtes pas pareil à lui.

Refermez-vous donc, concentrez-vous, accumulez vos forces et soyez vous-même. Afin de devenir des hommes libres. Ainsi vous serez comme une roue tournant par elle-même.

Et votre effort sera aussi de l'héroïsme. Et vous ne vous lasserez point, car la devise du héros est *s'affranchir.*



Effacez donc en vous le souvenir de l'excès afin d'être un monde nouveau, et que le déséquilibre n'entre point en vous par la vue.

Détournez-vous de Sodome en feu et de Gomorrhe en cendre,

Et soyez devant le héros comme des miroirs purs.

Et qu'il s'y mire silencieusement et s'y reconnaisse.

Et qu'il lise en vous les symboles nouveaux. Car il doit former avec des matériaux vierges et sains, et si vous n'êtes purs et renouvelés, que pourra-t-il faire de votre désir ? Il doit bâtir un monde en lui dans le silence.

Soyez-lui le rempart qui le sépare des choses du monde,

Et la coque calcaire et blanche qui protège l'éclosion de

l'œuf, porteur d'avenir ! Soyez donc braves, et combattez autour de lui.

*
* *

Ne vous déséquilibrez pas par un vouloir trop hautain, ni par une faiblesse indigne. Mais cherchez votre place et tenez-vous y résolument.

Et avancez sur les degrés de la hiérarchie des libertés.

Remplissez exactement votre cercle d'action, et qu'il remplisse aussi votre âme, et accomplissez seul tout ce que vous pouvez accomplir seul.

Or, vous ne devez rien entreprendre que ce que vous pouvez le mieux réaliser.

Soyez en paix et en équilibre, et dans la chaîne des êtres de bonne volonté envers la vie. Et vous répandrez autour de vous la force et le bonheur, et le héros se réjouira près de vous. Car ce qui réjouit le cœur du héros, ce n'est pas seulement l'intelligence, ni la science, mais l'harmonie de la vie.

Et ce qu'il aime, c'est la droiture.

*
* *

Imitez le héros dans ses moyens, mais gardez votre individualité.

Car les moyens ont été trouvés avec sagesse et ils sont des moyens de science.

Mais l'esprit ne peut être enchaîné et il faut que vous soyez vous-memes.

Recueillez son enseignement et appliquez votre volonté à ses paroles

Afin de les accomplir aussitôt et pour toujours.

Car la parole n'est que le signe et l'évocatrice de l'action.

Et là où la parole est sans l'action, il n'y a que vide et fausseté.

Obéissez à votre lumière intérieure aussi longtemps que vous suivez la voie de la charité et le sentier de l'harmonie qui est l'ordre, car alors il y a un prophète en vous.

Ne le laissez pas crier en vain dans le désert.

Mais que les peuples innombrables de bonne volonté pleine accomplissent l'œuvre en allégresse.

*
* *

Envoyez vers le héros le jet bienfaisant de votre énergie harmonieuse,

Et soyez-lui un ami et une amie ;

Mais ne demandez rien en échange de votre amour,

Car son rôle même est de monter, et son être latent est dirigé plus haut que sa conception actuelle et active.

Et que savez-vous si un seul de ses regards, ou une seule de ses paroles, n'équivaut pas à vos longs discours, et à vos longs regards ?

Ne l'attirez pas vers vous ; mais allez vers lui ; car votre personnalité devient facilement un tyran, une entrave de vie et d'ascension.

Renoncez à la pensée de vous unifier avec lui tel que vous êtes, car ce serait en vain.

Mais aspirez à vous unifier avec lui réellement autant qu'idéalement, et que ce vous soit une raison de vous réaliser ainsi.

Que l'ami ne devienne plus inconsciemment l'ennemi.

Et que votre amitié soit intégrale.

*
* *

Fortifiez-vous dans votre espérance, car toute force germe selon la grandeur du but.

Croyez en vous qui êtes l'agent, et en l'œuvre qui est le but.

Croyez en la doctrine de l'affranchissement et du progrès, car c'est la doctrine de tous les héros.

Que votre foi silencieuse soulève les eaux d'en bas pour atteindre les eaux d'en haut,

Et que votre nuque supporte le fardeau et l'effort afin que la puissance du héros soit multipliée.

Aspirez sans cesse l'énergie invisible afin de vous vivifier.

Et votre aspiration sera comme l'appel d'une énergie plus haute qui formera une atmosphère propre à l'épanouissement.

Ne vous reposez pas sur un autre du soin de nourrir vos êtres, car nul ne peut le faire ; et craignez le désséchement.

Désaltérez-vous sans cesse à la source d'eau vive afin que votre âme soit joyeuse et que votre corps soit resplendissant.

Et soyez aussi une source désaltérante, et le héros conducteur du degré prochain, pour les âmes qui attendent au-dessous de vous.

*
* *

Amenez les intelligences en foule et soyez leur chef, et unissez-les, afin que votre héros soit un héros parmi les héros, et un capitaine parmi les capitaines.

Afin que l'idée de sa vie et de votre vie se revête d'un corps collectif, qui le manifeste en puissance.

Soyez comme une machine bien construite et qui utilise toute la force, et ne soyez pas comme une roue décentrée qui absorbe l'énergie et ne tourne point.

Qu'il n'y ait point en vous, ni autour de vous, le frottement des incompréhensions qui annihile le mouvement.

Mais que toutes vos pensées roulent harmonieusement en vous-mêmes, comme les astres à travers l'éther subtil.

Et que votre Conseil soit, à ceux qui gravitent autour de vous, comme un soleil vivifiant.

Augmentez sans cesse votre connaissance, concevez toujours plus haut.

Car c'est cette intelligence qui unit les âmes en elles et entre elles.

Cherchez à aimer. Ignorez les excès, mais aimez le beau.

Approchez-vous de votre héros en pratiquant la science, et cherchez à travers lui le Soph, d'où vient toute lumière.

*
* *

Et tous, les jeunes filles et femmes, si vous l'aimez, que ce soit sans jalousie.

Le flambeau doit briller pour tout le monde et vous ne vous mettrez pas devant lui comme un écran.

Que votre amour soit celui de la compréhension et ainsi digne de la contemplation.

Si donc vous aimez en lui le héros, faites votre regard pur, et votre volonté forte.

Et rayonnez vers lui de la beauté et de la joie, afin qu'il les reçoive et y réponde.

Mais si vous n'aimez en lui que la forme extérieure, alors, en vérité, vous ne l'aimez point ; car vous essayez d'enchaîner son essor.

Que celle qui vit en héroïsme ose venir à lui ; car son vouloir est l'ascension même.

Elle n'apporte pas le doute et elle n'apporte pas la peur, elle n'apporte pas la division ni l'arrêt. Une avec lui, comme une duelle étoile ils éclaireront le monde avec la lumière de l'harmonie.

*
* *

Et maintenant, écoutez la voix du héros !

L'homme fut formé pour être héroïque, et le sceau de son aspiration sublime est sur son front élevé.

L'homme est le héros ! et le héros est le poète ou le prophète ! et tout homme en vérité est un modeleur de forme.

Connaissez-vous donc vous-mêmes, sortez de l'obscurité et remontez vers la lumière,

Et soyez les poètes de l'avenir, les annonciateurs de bonnes nouvelles !

Soyez poètes entre les poètes ! prophètes entre les prophètes et héros entre les héros !

Car la voie est ouverte, et la voie est large, et en ordre l'humanité n'est qu'héroïsme !

*
* *

« Souvenez-vous donc, et assurez-vous.

Osez vouloir et marchez vers l'affranchissement.

Que les forts aillent en avant.

Que des faibles naissent les forts.

Que des forts naissent les sublimes !

Et il y a un rapport entre vous et lui !

Entendez-le qui vous annonce : « Mon désir est que l'homme de demain dépasse l'homme d'aujourd'hui de mille et de dix mille, et que chaque manifestation soit plus glorieuse ! »

*
* *

Mais les héros ont passé et vous avez perverti leur discours.

Prêts à déchoir, vous avez pris prétexte de leur enseignement pour déchoir.

Et vous avez dit : « Celui-ci vous est une étoile, et comment l'atteindrions-nous ? »

Et vous avez souillé d'idolâtrie, l'origine de son œuvre vivante.

Car la doctrine du sage est comme une tour élevée, d'où l'on découvre l'horizon des avenirs, mais le sage seul a osé monter sur le faîte.

Et quand son âme a dû partir vers les patries lointaines, nul n'a su gravir le sommet de la tour.

Il y avait des lézardes dans les murs, et des marches manquaient.

Et le vertige naissait sous les pas des disciples.

Alors, tandis que l'œuvre achevait de s'effondrer, des hommes hissés sur les premiers degrés comme sur des tréteaux, annoncèrent les vérités mutilées.

Appelons les jeunes hommes et convions-les à monter sur le haut des tours !

On leur apprendrait le dédain du vertige, et la puissance de gravir.

Et ils jetteront des ponts entre les sommets des tours, et des arches inaltérables.

Et sur les piliers majestueux des œuvres anciennes, quelques-uns bâtiront sur la hauteur les jardins de la vie nouvelle.

Et d'autres viendront qui bâtiront des tours hautes, et ce seront des tours sur des tours.

Et ils évolueront les anciennes tours en montagnes, et les jardins deviendront des plaines.

Et ils combleront les vallées d'en bas, et il n'y aura plus de souvenirs de l'abîme.

Et les eaux lourdes ne battront plus le pied de la falaise, et les vagues ne creuseront pas jusque-là,

Mais les eaux profondes et calmes des sources inépuisables afflueront, et la rosée du matin sera abondante.

L'AURISÉE

(*Suite*)

— Pourquoi ne pas céder tout de suite, dit le père Jérôme avec impatience, puisque vous n'avez d'autre alternative que d'accepter mes conditions et la liberté ou de les refuser en achevant comme esclave des Arabes quelques tristes années de vie.

Profondément troublée de ces deux perspectives, l'une dangereuse pour son corps et l'autre pour son âme, Donna Ignacio hésitait encore lorsqu'une pensée subite la rasséréna et lui permit enfin de se décider.

Elle se souvenait que bien des années auparavant son mari avait exigé d'elle le serment de violer la promesse qu'elle avait faite à son confesseur de doter une communauté religieuse et que s'étant empressée d'en réferer à son guide spirituel, celui-ci avait déchargé sa conscience, en l'assurant qu'ayant juré dans un cas de force majeure, son serment ne comptait pas, et qu'elle restait libre d'accomplir sa première intention.

— S'il y a jamais eu force majeure, c'est bien aujourd'hui, pensa-t-elle, et elle jura allègrement tout ce que voulut le père Jérôme.

Toutefois lorsque sans défiance il remit le saint ciboire dans son écrin elle eut comme un petit frisson et dut se rassurer mentalement :

— Après tout, qui sait, ce n'est peut-être qu'un peu de mie de pain aglutinée avec un peu de gomme pensa-t-elle. La transubstantiation ainsi que les ordres, le baptême, la

confirmation ne laissent pas d'empreinte extérieure visible, tout cela est intérieur et invisible.

Ainsi consolée elle reçut les adieux du père Jérôme et sa bénédiction solennelle en songeant :

— C'est ainsi qu'ils bénissent ou maudissent sans savoir ce qu'ils font ; j'ai fait un serment sacré avec l'intention de le violer, et le serviteur de l'Eglise me bénit au nom de Dieu.

Une semaine plus tard la rançon était payée et Donna Ignacio, les yeux bandés, quittait le Nid d'Aigle, emportée dans une litière fermée par le chemin qu'avait parcouru naguère Carolina avec sa corbeille de linge.

Arrivée au château il lui fallut se reposer et regagner des forces avant d'entreprendre le voyage de Madrid où ses affaires l'appelaient, mais entre-temps elle fut atteinte d'une maladie qu'on attribue d'ordinaire malicieusement au seul sexe faible, bien que le sexe fort ne laisse pas d'y être souvent assujetti : la curiosité.

Occupée d'abord à jouir pleinement du sentiment de sa liberté, Donna Ignacio ne tarda pas à reporter sa pensée sur le célèbre En Nser et un vif désir de le connaître l'obséda bientôt jour et nuit. Elle commença par interroger Yamina sur les moyens d'approcher de la résidence d'Abdalla et lorsqu'elle sut que rien n'était plus facile, elle posa mille questions sur l'homme lui-même songeant avec satisfaction que seule avec le père Jérôme et les Aiglons, elle savait son secret. Yamina parla longuement de la haute faveur dont jouissait l'Agha, non seulement auprès de ses coréligionnaires mais parmi les roumis ; elle conta la grande douleur qu'il avait éprouvée en perdant Ayasha.

C'est évidemment un homme très fort et très intelligent, pensa Donna Ignacio ; son dessein doit être de cacher son identité sous le couvert de bonnes actions et d'une vie sans reproches; il sera amusant au plus haut point de se trouver

en présence du très respectable Abdalla tout en sachant qu'il n'est autre que le renommé En Nser.

Abdalla venait justement de quitter le sous-préfet avec lequel il avait conclu pour un prix dérisoire la vente de la prairie qui était déjà un verger embryonnaire, lorque Djilalli vint lui annoncer qu'une princesse espagnole qui avait été rançonnée par les brigands, demandait à le voir.

— Conduisez-la au grand salon et offrez lui du café et des bonbons dans le service d'or et de porcelaine, dit l'Agha.

Aussitôt introduite dans une pièce magnifiquement décorée et meublée avec toute la beauté harmonieuse du luxe oriental, Donna Ignacio assise sur un divan bas et mœlleux près des fenêtres aux vitraux richement colorés, fut servie, par de belles esclaves drapées d'étoffes souples et chatoyantes. Le café parfumé, les gâteaux, les bonbons exquis lui étaient présentés tour à tour, soit dans les petites tasses sans anses aux délicates ciselures, soit en des coupes d'or sur lesquelles on pouvait lire des versets du Coran.

La grande dame espagnole enveloppée dans la mantille de vieille dentelle noire,fixée dans son opulente chevelure par des diamants de famille d'un prix inestimable, se sentait en conformité complète avec son entourage et se délectait en buvant à petits coups le café bouillant et en grignotant les friandises délicieuses, au miel et aux amandes.

Au bout d'un certain temps une légère impatience commença à la gagner ; le plaisir d'être dans la citadelle même d'un vrai chef de brigand ne lui suffisait plus. Comme elle s'occupait à noter ses sensations, son âme de chrétienne soumise et timorée, trouva le charme de la nouveauté à ne rencontrer autour d'elle aucun emblème du culte.

Bercée et emmaillottée depuis son enfance dans les pratiques et les dogmes de la religion, cette constatation lui fut comme une joie et une délivrance.

L'entrée de l'Agha interrompit ses réflexions. C'était un homme distingué et de haute courtoisie tel qu'il sied au descendant d'une race royale. Dès le premier regard qu'ils échangèrent, ils purent juger l'un et l'autre qu'ils étaient entre gens bien élevés.

Donna Ignacio qui croyait pouvoir découvrir le brigand sous l'habit du gentilhomme — tel le loup revêtu de la peau du mouton — fut plutôt désappointée.

Elle avait en face d'elle un homme au beau et triste visage dont la caractéristique était surtout la douceur. Saluant sa visiteuse avec grâce et dignité, Abdalla restait debout attendant qu'elle parlât. Il ne ressentait nulle surprise de sa venue, trouvant cette démarche toute naturelle pour le remercier et au besoin le rembourser de l'argent qu'il avait fourni pour la rançon.

Constatant qu'elle continuait à rester silencieuse il dit :

— Permettez-moi, Madame, de vous offrir mes sincères félicitations pour le danger auquel vous avez échappé si comme le bruit en court vous êtes restée un certain temps prisonnière au nid d'Aigle.

— N'y avez-vous jamais été vous-même.

— Jamais.

— Voilà un mensonge non nécessité par la force majeure, pensa Donna Ignacio, puis elle ajouta : Ce que vous avez entendu dire n'est que trop vrai ; malheureusement je n'y ai pas vu le célèbre En Nser ; ce plaisir m'était reservé ailleurs.

— Ah ! vous avez pu rencontrer cette merveille que quelques-uns érigent en demi-dieu, d'autres en diable ! Quelle espèce d'homme est-ce ?

— Il vous ressemble d'une manière si frappante, que vous pourriez ne faire qu'un avec lui.

Les yeux d'Abdalla riaient, sa visiteuse reprit :

— Sa tête est mise à prix pour une forte somme...

— Mais comment pouvez-vous dire qu'il me ressemble si vous ne l'avez jamais vu ?

Donna Ignacio ouvrit et ferma son éventail de dentelle et d'ivoire avec le geste gracieux particulier aux Espagnoles et levant vers son hôte des yeux encore très beaux ;

— Pourquoi ne vous dirai-je pas la vérité, dit-elle ? Je sais que vous êtes En Nser le fameux chef des brigands ; les Aiglons me l'ont révélé et je suis venue poussée par la curiosité. Soyez d'ailleurs sûr que je ne vous trahirai pas et que je garderai un très bon souvenir de la considération que vous m'avez témoignée.

— Tout homme de cœur eût été heureux comme moi de rendre un service temporaire à une dame en détresse.

— Mais je ne suis pas du tout en détresse, s'exclama Donna Ignacio !

— Pas en ce moment assurément, mais j'imagine que votre position était peu enviable lorsqu'il m'a été possible de vous venir en aide en fournissant votre rançon.

— Je suis abasourdie. Je ne faisais allusion tout à l'heure qu'aux égards avec lesquels j'ai été traitée pendant ma captivité. Quant à l'argent de ma rançon c'est le monastère de *** auquel j'ai rendu service autrefois qui l'a versé pour me racheter.

Abdalla se pencha négligemment au-dessus d'un pot de muguets dont il huma le parfum, puis il interrogea ?

— D'où tenez-vous cela ?

— Des Aiglons qui rencontrèrent le père Jérôme au lieu indiqué portant les deux sacs de louis d'or.

— Savez-vous où se trouve actuellement le père Jérôme ?

— Probablement dans son couvent.

Abdalla n'insista pas. Il changea le sujet de la conversation connaissant par expérience la prudence du proverbe : « Le silence, c'est la sagesse. »

— Aimez-vous les antiquités ? demanda-t-il.

— Follement ! avant votre venue, je m'extasiais sur les précieuses porcelaines anciennes et le merveilleux plateau dans lesquels me fut servi mon café.

— Je suis fort honoré de votre appréciation. Voulez-

vous me permettre, madame, de vous faire visiter en détail mon humble castel qui est de très haute antiquité et contient des pièces assez rares collectionnées par les générations précédentes?

Après avoir tout vu, tout admiré Donna Ignacio quitta le vieux palais mauresque, enchantée. De retour au château d'Indrada, on lui dit qu'un volumineux paquet était arrivé pour elle en son absence ; elle aperçut en effet sur la table de son boudoir un objet carré soigneusement enveloppé d'un épais papier satiné entouré d'un ruban cramoisi. Elle s'imagina alors que ce pouvait bien être une bombe et terrifiée, osait à peine s'avancer vers le mystérieux colis, mais avisant Yamina qui l'avait suivie, elle lui dit négligemment :

— Voulez-vous avoir l'obligeance d'ouvrir ce paquet. A sa grande satisfaction au lieu de la dynamite redoutée, il contenait le magnifique service de porcelaine et le plateau d'or qu'elle avait tant admirés; par une attention plus délicate encore quelques rares bibelots anciens pour lesquels elle avait marqué une affinité spéciale y avaient été joints.

— En Nser est véritablement généreux, pensa-t-elle, mais en définitive, ses trésors ne sont que butin et il n'est pas difficile *de faire des largesses avec le bien d'autrui.*

Néanmoins elle écrivit dès le lendemain, exprimant sa reconnaissance à Abdalla ; mais le messager rapporta la lettre et annonça que l'Agha était parti dès le point du jour vers une oasis au Sahara où il faisait en grand l'élevage des chevaux de pur sang.

Un détachement de spahis accompagné de deux hommes avaient suivi sa trace et il savait qu'il était surveillé. A un certain lieu de jonction où une touffe de palmiers poussant auprès d'une petite source, formait une minuscule oasis, deux arabes du désert vêtus de propres et pittoresques haillons, apparurent montés sur un bel étalon qui faisait de son mieux pour les désarçonner. Abdalla assis sur le sable, buvait du lait aigre, lorsque simultanément les deux

hommes sautèrent du dos nu de l'étalon, que l'un d'eux maintint par la bride, tandis que l'autre présentait à l'Agha un écrit arabe, établissant la généalogie superbe de l'étalon.

— Quel prix en demandez-vous? dit Abdalla.

— 2.000 francs. J'aimerais mieux me défaire de mes quatre femmes, mais je ne trouve pas d'acheteurs et je suis pauvre.

— Bon,

Abdalla dressa l'acte de vente.

— Signez-le dit-il et amenez la bête chez moi demain, je vous compterai l'argent. L'arabe signa le papier et fit au-dessous de sa signature une petite marque.

— Tout bien réfléchi, je préfère que vous me suiviez. Un étalon d'une si belle lignée est chose rare ; vous pourriez trouver une offre meilleure. Ainsi, les hommes du désert et l'étalon accompagnèrent Abdalla vers la vaste oasis.

La nuit venue, l'étalon qui, s'il avait appartenu à un roumi, eût dormi dans une écurie luxueusement aménagée, mais mal aérée dans laquelle il eût gagné sans doute une bronchite, reposa sans dommage sur la terre nue, attaché à un piquet grossier, mais respirant la brise saine du désert.

Abdalla et le jeune arabe qui lui avait vendu l'étalon causaient ensemble dans une chambre intérieure de la tente et nul ne savait que l'homme avec lequel s'entretenait l'Agha était le Caïd Sidi Hamed, alias En Nser.

— Il était nécessaire que je vous visse, Abdalla, dit-il. J'ai reçu de singulières nouvelles du Nid. L'argent que vous avez versé pour la rançon de Donna Ignacio est faux.

— Faux! Comment cela se peut-il ? Je l'ai pris dans mon propre trésor dont nul, sauf moi-même, ne connaît l'existence.

— Je ne mets pas votre parole en doute, mais un fait est un fait, Peut-être l'ex-père Jérome a-t-il trouvé moyen de changer le contenu du sac.

Evidemment le père Jérome a pensé faire un coup gé-

nial : remplir son escarcelle et appauvrir les aiglons considérés comme les adversaires acharnés de l'Eglise parce qu'ils brisent le joug de la loi et de la coutume. Le complot est manifeste, Père Jérome ou plutôt Angelo Alano a subtilisé l'argent que vous avez donné pour la rançon et il a mis à sa place de la fausse monnaie. Puis la liberté de la dame obtenue, il a persuadé à celle-ci que son rachat état l'œuvre de la communauté à laquelle il appartient, pensant lui faire ainsi non seulement toucher le prix de la rançon, mais lui assurer la reconnaissance de Donna Ignacio, reconnaissance qui se traduirait par de substantielles offrandes. En outre le plan du scélérat qui s'était fait instituer par testament l'héritier légal de son immense fortune, était en même temps de faire consentir Donna Ignacio à vous dénoncer comme étant En Nser.

— Pourquoi donc cette dernière stipulation ? Je n'ai jamais, autant que je sache, offensé un dignitaire de l'Eglise ni fait intervenir la politique contre la sécurité.

— Cet homme a sans doute des raisons de haine personnelle, ou plutôt des raisons de crainte. Quoi qu'il arrive votre famille et la mienne se sont toujours soutenues au cours des âges et nous resterons unis.

Dès qu'Abdalla fut revenu dans son palais, il apprit l'étonnante nouvelle de la disparition de Donna Ignacio. On supposait qu'elle avait été capturée de nouveau par les aiglons.

L'Agha ne douta pas de la véracité de cette conjecture sachant que les brigands étaient soumis à leurs propres lois, et que n'ayant virtuellement reçu aucune rançon pour le rachat de Donna Ignacio ils n'avaient pas de raison pour lui rendre la liberté.

*
* *

Sur une hauteur dominant d'un côté la mer et de l'autre une majestueuse forêt de cèdres et de chênes-lièges se trouvait un ancien palais Mauresque, dont la majeure partie n'était plus qu'une pittoresque ruine.

Peu de temps après la conquête, un petit groupe de religieux acheta ce palais dépouillé de sa gloire et habita une aile de l'édifice qui seule avait résisté aux ravages du temps, des boulets et des rongeurs.

Les quatre pères et les douze novices et postulants échoués dans l'ancien palais des rois d'où émanaient naguère les décrets réglant le sort des nations, le transformèrent peu à peu en un couvent qui gardait une certaine majesté.

La grande salle d'audience changée en oratoire était d'une imposante beauté architecturale. Quant aux pères qui dirigeaient la petite communauté, leur bonne humeur les rendaient populaires parmi les colons et les indigènes. Leur industrie consistait en la fabrication d'une liqueur très appréciée. A l'aide de ressources toujours croissantes, ils achetèrent toutes les propriétés grandes ou petites qu'ils trouvèrent à vendre aux alentours ; ils creusèrent des puits, approfondirent ceux qui existaient déjà, utilisèrent les vastes caves pour emmagasiner de la laine, des peaux, de l'huile et du charbon dont ils s'approvisionnaient largement en temps de baisse et qu'ils revendaient ensuite lorsque les cours montaient.

Les religieux savaient profiter à merveille des circonstances : tandis que les impôts et les règlements légaux qu'ils ne comprenaient pas acculaient le plus souvent les indigènes à vendre leur patrimoine et alors que les colons auxquels des concessions de terrains étaient accordées se voyaient contraints d'emprunter pour mettre le sol en valeur, et commençant ainsi par s'endetter finissaient par la faillite, les habiles religieux trouvaient sans cesse l'occasion de s'enrichir.

Ils possédaient un caveau dont l'entrée communiquait par un passage souterrain avec l'oratoire et ce caveau n'était destiné à recevoir ni du blé, ni de la laine.

Le supérieur, homme sage, avait cette théorie que la terre est le plus sûr des placements et que si elle ne rap-

porte pas toujours autant, elle est du moins toujours là quoi qu'il arrive ; il considérait donc qu'une provision d'argent liquide était essentielle pour assurer les achats de terrains dans de bonnes conditions et le fameux caveau était réservé à contenir des pièces d'or. Tout auprès il y en avait un autre aménagé pour recevoir la fausse monnaie dont un spécimen venait d'être trouvé au nid d'Aigle.

Lorsque dix heures sonnèrent à l'horloge du couvent, sauf le prieur souffrant d'une attaque de goutte, les pères étaient réunis autour d'une table où se trouvait également le père Jérome.

— Il est absolument nécessaire que la noble dame Espagnole prenne le voile dans un couvent de notre ordre, dit un des religieux, c'est pourquoi nous l'avons transportée en un refuge où l'on songera d'autant moins à la chercher que chacun la croira retombée aux mains des brigands.

— Malédiction ! prononça intérieurement le père Jérome. Je suis plus fort que Donna Ignacio, mais l'Eglise est beaucoup plus forte que moi-même et mon héritage me paraît bien compromis, car on permettra certainement à la testatrice de violer son serment pourvu que sa fortune revienne au couvent.

Devant l'écroulement de ses plans, des ondes et des ondes de pensées amères envahirent l'esprit du père Jérome, tandis que les bons pères de plus en plus gais, continuaient à déguster la fine liqueur qui dans une si large mesure contribuait à leur richesse.

Quant au père Jérome il regardait la vie comme peuvent le faire seulement ceux qui ont été dressés à la dure école de l'expérience et de la pauvreté et il estimait que l'argent est le sésame ouvre-toi de toutes les portes, sauf celle de l'immortalité. Sans renoncer à l'espoir d'obliger sa pénitente à tenir son serment, il cherchait d'autres moyens de s'enrichir pour le cas où son premier plan échouerait, mais

il avait beau tourner et retourner dans sa tête mille combinaisons, aucune n'assurait la tâche difficile de faire mouvoir avec succès les roues de la fortune ou de tisser en sa faveur les fils d'or du destin.

Onze coups tintaient à l'horloge lorsque sombre et troublé le pére Jérome quitta la table sans avoir même goûté au liquide d'une belle couleur ambrée qui remplissait son verre.

— C'est pour moi l'heure de vigile, expliqua-t il.

Et les pères de répondre avec onction :

— La paix soit avec vous.

Il se dirigea vers le petit bois du côté sud du Monastère et gagna la crypte souterraine où se trouvaient les deux caveaux ; l'ayant traversée dans toute sa longueur il parvint jusqu'à un petit espace voûté qui était le lieu de sépulture d'un ancien marabout. Là, après avoir verrouillé la porte, il s'assit sur une dalle au pied de la niche taillée dans le mur épais, et tirant de sa poche un paquet de lettres jaunies par le temps, il se mit en devoir de les examiner avec attention ; elles étaient toutes de l'écriture d'Abdalla et portaient sa signature. Ces documents n'avaient par eux-mêmes aucune autre valeur.

Le père Jérôme avait placé deux grands cierges dans des chandeliers de cuivre jaune finement ciselés et lorsqu'il eut réuni devant lui l'encrier, la plume et le papier, dont il s'était muni, appuyé en guise de table à la pierre plate de la niche, il travailla attentivement pendant une heure à imiter l'écriture et la signature de l'Agha. Puis remettant lettres et papiers dans sa poche, il éteignit les cierges et sortit en suivant un passage faiblement éclairé par une petite lucarne dont les contours se distinguaient à peine extérieurement, dissimulés qu'ils étaient par les arbres et les broussailles croissant à environ cinquante centimètres au-dessous et qui s'étendaient au loin en ondulations nombreuses entre la Montagne et la Mer.

Au moment où le père Jérome passait à proximité de la lucarne, l'horloge du couvent sonnait minuit et le religieux s'étonna de saisir comme un son indistinct de voix d'hommes. Il enleva ses sandales et se juchant adroitement à l'aide des mains sur un petit mur sa tête se trouva juste à niveau avec le trou. Ecoutant avec attention il entendit nettement des propos s'échanger à voix basse et il lui parut même reconnaître un timbre qui lui était familier, mais il lui était impossible de se rappeler où il l'avait entendu.

Ce que disaient les voix était très clair :

— C'est bien ici ; voilà la lucarne, mais comment entrer ; le mur a un mètre cinquante d'épaisseur ; si l'on saute on risque de se rompre les os, ou d'être pris comme un rat dans une souricière.

Le père Jérôme continuait à rester de son mieux accroché au mur d'où il observait sans être vu, lorsque retentit subitement le cri d'un oiseau de nuit presque immédiatement suivi d'échos en échos à travers la forêt de chants qui ressemblaient à ceux du rossignol.

C'était le signal des Aiglons. Quittant alors son poste avec précaution, le religieux remonta le chemin jusqu'au passage secret puis ayant barré toutes les issues et pris avec lui la clef massive de la porte d'entrée, il entra dans sa cellule et se dévêtit vivement. Un costume d'ouvrier remplaça le froc et la tonsure fut dissimulée sous une perruque d'un brun rougeâtre, cachée ainsi que tout le déguisement entre ses matelas d'alfa. Ainsi transformé le père Jérôme gagna le jardin et arriva bientôt à quelques pas des hommes occupés à examiner la lucarne.

Mettant dans ses poches, ses mains qu'il avait eu la précaution de frotter avec de la terre afin que leur blancheur ne puisse le trahir, il sifflotta un air, éveillant ainsi l'attention des deux brigands qui disparurent sous bois en lançant le cri de l'oiseau de nuit.

Le père Jérome répondit par le même cri et rejoignant

les hommes leur dit : — Vous êtes des aiglons qui cherchez un veau gras farci d'or, mais vous ne savez même pas en quel lieu il se trouve.

— Le savez-vous ?

— Certainement. Conduisez-moi au chef de l'expédition je ne révèlerai à nul autre ce que je sais.

— Suivez-nous donc, un seul parmi plusieurs n'est pas dangereux.

Le père Jérôme traversa ainsi, guidé par les Aiglons, la belle forêt de cèdres majestueux et de chênes-liège, et dont les troncs dépouillés de leur écorce paraissaient d'un rouge sanglant. Lorsqu'ils furent arrivées près d'un marabout en ruines, l'un de ses conducteurs lui indiqua du doigt un homme assis par terre qu'il put voir vaguement à la clarté de la lune, une cigarette aux dents.

— Pas de chance ? interrogea-t-il laconiquement.

— Non. Nous avons bien trouvé le trou indiqué, mais nous avons eu beau nous concerter, nous n'avons découvert aucun moyen pratique d'entrer. Cet homme que voici prétend en savoir plus que nous,il a demandé à vous parler et nous avons cru bien faire en vous l'amenant. S'il ne vous inspire pas confiance, nous le pendrons.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Faites retirer tout le monde hors de portée de l'oreille et je parlerai.

— Bien.

Resté seul avec le chef, l'homme dit :

— Ecoutez Ras Kammel, il y a peu de temps j'étais votre hôte ou plutôt votre prisonnier ; j'appartiens à la communauté que vous avez la pieuse pensée d'aider à garder son vœu de pauvreté. Je suis le père Jérome.

— En effet, je reconnais votre voix,mais quel a été votre but en venant ici ?

— Mon but repose sur ce principe qu'un service en mérite un autre en retour. Si vous êtes de mon avis, je vous indiquerai la cachette.

— Quel service réclamez-vous en échange ?

— Seulement ceci : que vous consentiez à écrire à une personne que je vous désignerai pour lui révéler que l'Agha Abdalla est bien le fameux En Nser et que vous le lui dénoncez à titre de vengeance privée.

— Très volontiers. Rien ne déjoue nos entreprises comme l'entente de nos coreligionnaires avec les autorités établies pour le maintien des idées qu'ils se font de l'ordre. Mais je ne m'explique pas très bien pourquoi vous en voulez à l'Agha.

— Cela c'est mon affaire ; chacun sait où le bât le blesse. Il y a une chose certaine, le jour même où Abdalla sera arrêté, trouvez-vous en ce lieu-ci et je vous conduis droit au trésor. Prenez ces lettres écrites par Abdalla, elles constituent de véritables charges contre lui : son arrestation sera ainsi toute motivée.

Il tendit le petit paquet à Ras Kammel qui le reçut sans observation et regagna furtivement sa cellule où ayant revêtu en hâte sa robe de serge grossière, il s'étendit sur le lit étroit et dur et s'endormit aussitôt.

*
* *

L'unité des Aiglons assurait leur force. Tels les habitants d'Edom, leurs mains étaient contre tous les hommes et celles de tous les hommes étaient contre eux, mais ils formaient un corps véritablement unifié et leur obéissance, leur dévouement à En Nser était sans bornes.

Le fait qu'on eût mis sa tête à prix le leur rendait plus précieux encore, aussi lorsque les soupçons s'égarèrent sur Abdalla, grâce aux lettres adroitement surchargées qui le compromirent aux yeux des autorités, non seulement les Aiglons ne songèrent pas à s'en plaindre, mais ils s'en réjouirent même, les recherches incessantes de tous ceux que tentaient le prix de la trahison, cessant par ce moyen.

Pleins de prudence et de zèle ils suivaient avec joie la voie que leur avait ouverte le père Jérome, pour s'empa-

rer du trésor.

Un mois plus tard, lorsque les jours moins courts annonçaient déjà la venue du printemps, l'or du caveau était au nid de l'Aigle, et dans une sombre cellule l'Agha Abdalla, jugé et condamné, attendait l'heure de son exécution.

L'étrange et rapide succession des événements l'avait plongé dans une sorte de torpeur ; il lui semblait être écrasé sous la chute d'un énorme poids dont il ne pouvait se libérer, mais qu'il supportait sans douleur aiguë.

L'accusation, l'arrestation, le procès, la sentence s'étaient enchaînés et suivis avec une vitesse si grande, qu'il pouvait à peine se rendre compte de son infortune.

A la veille du jour désigné pour le supplice, la porte de son cachot fut ouverte pour livrer passage à un religieux. Le prisonnier le vit entrer avec indifférence, mais comme il restait debout immobile comme une statue, les bras croisés dans les longues manches de sa robe, l'Agha interrogea d'une voix lointaine :

— Que voulez-vous ?

— Je suis le père Jérome, alias Angelo Alano ; c'est moi qui vous ai accusé, c'est moi qui n'ai eu ni repos ni trève, jusqu'à ce que vous ayez été condamné à mourir !

Je viens pour me réjouir d'assister au dernier jour de votre vie ; et ce n'est par l'espoir d'aucun gain que j'ai frayé votre route vers une mort honteuse, je n'ai eu qu'une idée, un seul but...

— Et c'est ?

— La vengeance,

— Je n'ai jamais fait consciemment de mal a nul homme.

Le père Jérome avança d'un pas sous la lueur de la lampe qui éclairait faiblement la cellule.

— Et à nulle femme, à nul enfant ? prononça-t-il d'une voix froide et mesurée. Vous restez silencieux ; peut-être

voyez-vous la terre teinte du sang de celui que vous avez tué, parce qu'il osait aimer encore la fiancée que vous lui aviez volée... en l'achetant comme une esclave avec votre or maudit... Peut-être entendez-vous le rire ou les gémissements amers de la malheureuse que vous avez rendue folle... Peut-être écoutez-vous l'écho des paroles d'injures avec lesquelles vous avez chassé de son unique home et de votre présence le fils de la jeune Mauresque autrefois si radieusement belle, Fathma ben Tani ?...

Une paleur mortelle s'était répandue sur le visage d'Abdalla, qui chancelant dut s'appuyer au mur de sa cellule, tandis qu'il disait d'une voix si basse, qu'à peine pouvait-on l'entendre ;

— Qui êtes-vous ? qui êtes-vous ?...

— Je suis votre fils et le fils de votre victime... Je suis le vengeur de ma mère ?

* * *

Dans une des plus fertiles oasis du grand désert encore exempt de la marée destructive de la soi-disant civilisation, on célébrait de magnifiques fiançailles : celles de la perle du désert Ayaba Ayama avec En Nser qu'elle avait choisi et au château de qui elle devait venir à la fête de la nouvelle lune, montée sur un jeune dromadaire blanc et parée des voiles et des atours les plus dignes de sa merveilleuse beauté.

Ses compagnes, ses suivantes esclaves et libres, les nombreux chameaux portant sa riche dot, formeraient le cortège imposant accompagnant vers l'époux la jeune fiancée. Depuis que Mama eut donné à En Nser l'occasion d'entrevoir le beau visage de la jeune fille, il n'en pouvait détacher sa pensée ; car tout son cœur avait bondi de joie, non seulement parce qu'elle était belle, mais parce que quelque chose en elle lui rappelait la mère qu'il avait perdue lorsqu'il était tout enfant et qui dans son souvenir constant, s'idéalisait jusqu'à la perfection.

(A suivre).

QUESTIONS

I

Dans l'état post-mortem est-il normal de conserver l'individualité consciente ou inconsciente ?

— La conservation de l'individualité — ou individualités plus raréfiées — après la dissociation du corps nervo-physique ne dépend que de l'évolution individuelle intégrale.

La conscience ou l'inconscience de l'individualité plus raréfiée dépend :

1° de l'habitude de son extériorisation en pleine conscience pendant son association avec le degré d'être nervo-physique. Dans ce cas le repos prolongé d'assimilation à son entourage lui devient inutile, tandis qu'il est indispensable à ceux qui ne sont pas accoutumés à l'extériorisation.

2° de l'évolution des degrés d'être du désassocié. Si ses degrés nerveux, psychique et mental sont évolués de manière à retenir leur trois individualités, la conscience est en général préservée. Si les degrés d'être psychique et mental seulement sont individualisés il y a généralement une période d'inconscience plus ou moins longue, car le repos d'assimilation aux nouvelles conditions dans lesquelles l'individualité mentale et psychique se trouve, devient nécessaire. L'expression « nouvelles conditions » est employée à dessein parce que dans l'extériorisation qui a lieu pendant l'existence intégrale, le degré d'être

nerveux agit comme intermédiaire, comme lien de connexion entre les différents degrés d'être (mental, psychique et nervo-physique). De là la grande importance du développement nerveux.

II

— *La possibilité de se reconnaître et le souvenir mutuel entre mari et femme subsistent-ils dans les circonstances ordinaires, après la dissolution du degré d'être nervo-physique ?*

— Il est assez difficile de donner une réponse satisfaisante à cette question au point de vue des *circonstances ordinaires !*

L'observation et l'expérience prouvent que les unions les plus ordinaires sont celles du simple degré d'être nervo-physique — dans ce cas la dissolution de ce degré dissout nécessairement cette union.

Dans les unions plus complètes qui sont non-seulement nervo-physique mais nerveuse, psychique et mentale, la reconnaissance et le souvenir mutuel dépendent de l'individualitation nerveuse, psychique et mentale.

III

— *Je suis sincèrement attachée à mon mari qui est surmené de travail littéraire. Comment puis-je l'aider le mieux ?*

En lui donnant selon votre pouvoir les meilleures conditions de tranquillité nerveuse. En l'entourant d'une grande sympathie tranquille et opportune et en lui évitant autant que vous le pouvez l'usure que causent tous les petits ennuis, chagrins et vexations. En remplissant le rôle le plus utile et le plus beau de la femme, donneuse de repos, veillant à la paix du foyer.

Ce rôle demande quelquefois de l'abnégation, mais s'il est difficile au début, il devient par habitude facile et agréable et vous trouverez en lui-même une douce et durable récompense.

IV

Vous constatez, dans l' « Etude inédite de source ancienne », que tout est vivant, et les découvertes récentes, telles que la découverte des habitants du cristal semblent prouver la vérité de la partie scientifique de la Philosophie Cosmique.

Voulez-vous me dire ce que vous considérez comme le principe du mouvement ?

– La vie universelle, dont le mouvement est inséparable.

V

Quelle est votre conception d'un héros ?

Celui qui fait son devoir.

VI

1° *Quelle est la cause de la nervosité et de tant de maladies nerveuses qui semblent affecter l'humanité de plus en plus ?* 2° *Quel en est le meilleur remède ?*

1° Le déséquilibre de l'être nerveux dont la cause est l'excès.

2° L'infusion de forces nécessaires pour le rétablissement de l'équilibre.

VII

Puisque vous préconisez la vie de campagne et le repos, pourquoi êtes-vous venu habiter une ville où il est impossible de se reposer ?

Parce que le devoir passe avant tout, même avant le bien-être personnel. Le repos vient d'ailleurs de l'intérieur de l'être. On peut vivre dans un tourbillon et posséder le repos et la tranquillité, on peut être dans le silence et la solitude au milieu d'une foule.

VIII

Dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez de l'opinion de Tolstoï rapportée dans un journal quotidien sous le titre : « L'âme est plus qu'immortelle » Est-ce vraiment scientifique ?

Rien de ce qui se base sur des probabilités, sur « si », « je pense » et « je suis convaincu » ne fait partie du domaine de la science pure.

Le vénérable écrivain dit : « Si nous n'avions pas connu « une vie plus réelle que le rêve, nous considèrerions le « rêve comme la vraie vie, et nous n'aurions jamais douté « qu'il fût la vraie vie. Toute notre vie, depuis la nais- « sance jusqu'à la mort n'est-elle pas avec tous ses rêves, « un rêve que nous prenons pour la réalité ? Ne sommes- « nous pas certains de sa réalité uniquement parce que « nous ne connaissons pas une autre vie qui soit plus « réelle ? Non seulement je le pense, mais je suis convaincu « que c'est la seule raison de cette certitude ».

Oui, mais si nous avons connu une vie plus réelle que les rêves, nous n'avons pas connu une vie plus réelle que cette vie !

« De même que nous vivons des milliers de rêves pen- « dant notre vie terrestre, celle-ci est l'une des milliers de « vies dans laquelle nous entrons en sortant de l'autre vie « plus réelle, plus authentique et à laquelle nous revenons « après notre mort. »

Ceci est une simple hypothèse, basée sur le Bouddhisme moderne et non sur la logique et l'expérience.

« Notre vie moderne est l'un des rêves d'une autre vie « plus réelle et ainsi de suite jusqu'à l'infini, jusqu'à la der- « nière vie, qui est la vie de Dieu ».

Quel Dieu ? Le Dieu du Nirvana ?

« La naissance et l'apparition des premières notions sur « le monde peuvent être considérées comme le commence- « ment du sommeil, toute la vie terrestre comme le som- « meil complet, la mort comme le réveil ».

Par quel genre d'intelligence est-il possible de considérer comme le commencement d'un sommeil les premières notions sur le monde qui ne peuvent être raisonnablement considérées autrement que comme le premier réveil

à la connaissance? Comment se peut-il que la mort soit considérée comme un réveil ?Le réveil à quoi ?

« Le sommeil profond et sans rêves est comparable à « l'état de demi-bestialité ».

L'observation nous prouve que les animaux rêvent.

« Pendant le sommeil l'homme est toujours égoïste. »

Il est inutile de démontrer que pendant le sommeil sans rêve, le moi nerveux, psychique ou mental ne s'éveille pas à la conscience et il est facile de prouver que « Dans la vie « que nous considérons comme réelle, notre lien avec nos « semblables est déjà plus grand ; il y existe une appa- « rence de l'amour du prochain », mais M. Tolstoï a décrit la vie que nous considérons plus réelle comme « un « sommeil profond ».

« Dans la vie, dont nous sortons et à laquelle nous re- « tournons, ce lien est plus étroit : l'amour du prochain « n'est plus une simple aspiration, mais une réalité ».

Ceci n'est simplement qu'une hypothèse.

« Cette fois, dans ce rêve. nous sentons déjà tout ce qui « se réalisera peut-être dans la nouvelle vie.

Les termes *nous sentons* et *peut-être* n'appartiennent pas au monde scientifique !

« La forme corporelle dans laquelle nous surprend ici- « bas le réveil de notre conscience ».

Notre conscience s'eveille donc selon la théorie de l'écrivain, dans le profond sommeil demi-bestial ?

« La forme corporelle apparaît comme la limite au libre « développement de notre esprit. La matière est la limite « de l'esprit. La vraie vie commence lorsque cette limite est absolue. »

Selon ces assertions l'éveil à la conscience de la vraie vie s'effectue dans la forme corporelle, mais la réalisation de cette conscience n'a lieu que lorsque l'esprit est dégagé non-seulement de la forme corporelle, mais de la matière intégrale.

Avec la modestie et l'humilité qui distinguent les grands

hommes véritables, l'écrivain constate que : « Cette notion « renferme toute la connaissance de la vérité et donne à « l'homme la conscience de la vie éternelle ».

L'enseignement se termine par ces mots : « Je ne m'amuse pas à imaginer une théorie ». Nul n'accuse l'écrivain de s'amuser à imaginer une théorie ; mais une théorie, une croyance personnelle sont sans valeur, quant à la science.

« Je crois de toute mon âme en ce que je dis ».

C'est déjà beaucoup.

« Je sens, je sais avec certitude qu'en mourant je serai « heureux, que j'entrerai dans un monde plus réel ».

Tant mieux ! Mais la sentientation, la certitude et la connaissance du vénérable écrivain sont sans aucune valeur scientifique puisqu'il est encore heureusement dans le monde des vivants, dans le sommeil profond qu'il compare à un état de demi-bestialité !



Le Gérant M. J. Bucas.

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON

Publications Cosmiques

AIA AZIZ

Directeur

6, Rue de la Pompe. Paris (XVIe).

ABONNEMENTS : France : **10** frs. , Etranger : **12** frs. ; Le Numéro **1** fr.

LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er JANVIER
Prière d'en adresser le montant au trésorier M. Jacques BLOT.

Pour les demandes de renseignements et questions sur la Philosophie et le Mouvement Cosmique, écrire au directeur AIA AZIZ.

Les personnes désireuses d'avoir des explications orales sur la philosophie et le Mouvement Cosmique seront reçues tous les **Samedis Matins** ; *de 10 heures à midi.*

POUR LES ABONNÉS : Réunions Causeries. Tous les Lundis ; de 3 heures à 6 heures.

OUVRAGES PARUS

LES SIX PREMIÈRES ANNÉES DE LA *REVUE COSMIQUE*
Une année 12 frs. Les six années : 60 frs.

LA TRADITION COSMIQUE

Trois beaux volumes in-8° carré.

I, II — Le Drame Cosmique
III — Les Chroniques de Chi.

Prix : **7** fr. **50** le volume.

EXPOSÉ SUR LE MOUVEMENT COSMIQUE

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE COSMIQUE

Saint-Amand (Cher). — Imp. DANIEL-CHAMBON